

GOR UR

Voyage en France

de Patrick CINTAS

V - MARVEL IV – Poursuite, ce bonheur

RAL,M

Revue d'art et de littérature, musique

ral-m.com

©patrickcintas

MARVEL IV

Poursuite, ce bonheur

SARTORIS

Comme tous les papas, avec ou sans enfant, Ulysse Hightower avait un papa. Celui-ci ignorait combien d'enfants il avait. Il s'appelait Sartoris Hightower. Il était retraité de l'US Army. Il voyageait en automobile, couchait dans les meilleurs hôtels et fréquentait des filles plutôt que des femmes, quoiqu'il lui arriva de rencontrer des âmes sœurs à l'occasion des congrès auquel il participait pour améliorer un mental passablement dérangé par les opérations de guerre. Il n'avait jamais été blessé autrement.

Ulysse lui annonça par courrier qu'il avait quitté la police pour s'engager « enfin » dans une voie plus gratifiante. Maintenant, il travaillait pour la Compagnie des Icebergs. Il n'était pas encore « véritablement » embauché, mais c'était « presque fait ».

« J'espère, concluait-il, que tu te portes toujours bien et qu'aucune femme n'est en train de dévorer ce qui reste de ma part d'héritage. »

Sartoris, qui avait souvent tué pour moins que ça, grogna. Il était couché sur le plan incliné d'un talus face à une piscine où évoluaient deux naïades en tenue légère.

Déjà, une heure auparavant, une des filles lui avait demandé d'observer un étrange phénomène dans le ciel, juste au-dessus de leurs têtes. Sartoris avait levé la sienne sans conviction. La fille pointait un doigt tremblant en direction de ce qui paraissait être la Lune surprise en plein jour dans sa phase de plénitude. Or, d'après ce qu'en savait Sartoris, la Lune ne pouvait pas être pleine et surtout pas à cet endroit du firmament. Derechef, quelque chose changea en lui, comme s'il venait d'être traversé par un trait de foudre millimétrique sans aucune trace pour en témoigner.

Il poussa la fille dans la piscine et feignit de se noyer avec elle. L'autre fille émit un petit soupir pour exprimer sa jalousie, mais, sous l'eau où il jouait avec les seins, il pensa à la télévision. Il remonta aussitôt, laissant la fille sans maillot. Il gravit les marches de l'escalier, enfila en vitesse la sortie de bain que lui tendait l'autre fille et entra précipitamment dans la maison.

La première image qui apparut sur l'écran était bien celle qu'il venait d'observer avant de se laisser déconcentrer par la fille. Elles entrèrent elles aussi dans le living, secouant leurs plumes mouillées. Il leur fit signe de se taire et elles s'assirent chacune dans un canapé, se faisant maintenant face de chaque côté de la télé que Sartoris regardait comme s'il ne l'avait jamais vue. Le commentaire lui parvint enfin. C'était la fin du monde !

Il pensa tout de suite à Ulysse. Sa carrière dans les icebergs serait de courte durée. Il n'aurait même pas le temps d'être embauché. Mais pourquoi avait-il quitté la police ? Était-ce à cause de son échec devant Roger Russel ? Les médias avaient beaucoup exagéré les conditions de cet échec. Sartoris avait lui-même vécu une situation semblable du temps où il se battait contre les Bédouins, alors qu'il avait failli être mortellement blessé et qu'il l'était mentalement pour le restant de ses jours. Les filles, jambes croisées et coudes sur le genou, étaient terrorisées par ce qu'elles entendaient. Par contre, l'image ne changeait pas. Une Lune qui ne pouvait pas être la Lune envahissait progressivement un ciel étonnamment bleu.

— Ça devait arriver un jour, dit Sartoris. On nous le promet depuis des milliers d'années.

— Ça n'a jamais eu l'air aussi vrai, dit une fille.

L'autre songea à servir une boisson, mais le shaker lui échappa et elle le regarda rouler sur le tapis, répandant ses bleus et ses rouges et ses glaçons étincelants. Sartoris eut un geste de réprobation (un *pizotón de cabra*), mais il ne l'acheva pas. La fille avait toutefois penché sa tête sur son épaule pour esquiver le coup. Le tapis était une prise de guerre. Seuls les pieds nus étaient autorisés à le fouler, mais il n'était jamais utilisé pour autre chose. On le sortait quelquefois et Sartoris le battait avec une minutie qui épatait les filles, si c'était des filles qui habitaient chez lui, parce que des fois, c'était des garçons et il y avait des bagarres que les voisins filmaient pour étayer leurs plaintes auprès des autorités. Sartoris avait mauvaise réputation. Mais maintenant, les caméras scrutaient le ciel. Images tremblantes d'un ciel tout bleu où croissait le disque blanc d'une nouvelle lune.

Sartoris s'éloigna brusquement de la télé et appela la Compagnie des Icebergs. Ulysse était en train de déjeuner avec les autres stagiaires. « Appelez-le sur son portable, » dit la voix de l'hôtesse.

Pourquoi n'appelait-il pas un autre de ses enfants ? Il s'étonna d'avoir d'abord pensé à Ulysse, mais c'était peut-être l'effet que la lettre de celui-ci exerçait sur lui depuis ce matin. Il appela le portable d'Ulysse.

— Allô, papa ! C'est la fin du monde !

Sartoris ne pouvait plus parler. Il demeura un bon moment la bouche ouverte. Les filles le regardaient comme s'il était en pleine crise. Cela arrivait quelquefois suite à une contrariété. Elles ne comprenaient pas, ne pouvaient pas comprendre ce qui le contrariait maintenant.

— Je veux pas vivre ça ! hurlait Ulysse. Avec les copains, on a décidé de se suicider.

— Collectivement ? fit enfin Sartoris.

C'était le premier mot qu'il adressait à son fils depuis des mois. Il n'était plus temps de s'interroger à son propos.

— Non, dit Ulysse. On fera ça séparément.

Sartoris, qui avait fréquenté des psychiatres, ne put s'empêcher d'associer les deux mots : *collectivement-séparément* pour tenter d'en trouver le sens. Il en voulut même aux filles de ne pas chercher à comprendre elles aussi. Mais il se rendit compte à quel point elles étaient terrorisées. De quoi avaient-elles envie maintenant ? Prendre plaisir une dernière fois ou tenter de fuir le plus loin possible de cet endroit pour échapper à sa terrible destinée ?

— Tu ne peux pas faire ça, dit-il.

— Je crois que j'en suis capable, dit Ulysse. J'ai pensé à des tas de trucs...

— Ça n'est pas si facile, fit Sartoris.

Il avait souvent tué et avait toujours trouvé ça facile, mais il n'avait jamais retourné une arme contre lui. Il n'avait même jamais eu la sensation d'une mort imminente. Il avait eu peur, ça oui ! Au point de perdre le fil des récits que l'armée lui demandait de travailler avec ses services de communication. Toute cette histoire allait disparaître de l'univers dans un fracas inimaginable avec les moyens du bord.

— Je saute dans un avion, dit-il.

— Tu n'auras pas le temps, papa !

La communication s'interrompit. Impossible de rappeler. *Ulysse est peut-être mort*, pensa-t-il. *Non ! Pas lui !*

Il avait pensé tout haut. Les filles s'étaient recroquevillées comme s'il venait de les menacer avec le fouet, mais c'était le téléphone qu'il brandissait.

— Fermez-la ! beugla-t-il.

Il sortit pour constater que la nouvelle Lune s'était sensiblement rapprochée. Combien de temps cela durerait-il ? La télé n'en disait rien. Il regarda les filles à travers la baie vitrée, se disant qu'il n'avait plus le temps de s'en occuper et qu'il fallait impérativement rejoindre Ulysse avant qu'il ne soit trop tard. Ce « trop tard » ne convenait plus à l'analyse des rapports qu'il entretenait avec son fils. Ni même « avant que ». Il n'avait plus le temps d'y réfléchir, plus le temps de travailler le style de ses conversations avec la psychiatrie. Tout de même, ces deux petits corps nus lui inspiraient un désir d'enfer.

— Vous pouvez rester ici, dit-il aux filles. Je serai de retour dans quelques jours.

Il les laissa muettes de stupéfaction. Sur la table basse du living, elle faisaient l'inventaire d'une valise qu'il avait ouverte devant elles. Elle contenait de quoi s'anesthésier.

Sur la route, seul à bord de son nouveau coupé, il croisait d'innombrables véhicules qui quittaient la ville dans un chaos effroyable. Personne sur sa file. On le prenait pour un fou. Au-dessus des gratte-ciel, pas un avion. Il commença à s'inquiéter. Était-il raisonnable de rejoindre l'aéroport dans ces conditions ? Sa solitude lui apparut d'un coup et il stoppa dans les

buissons, à cent bons mètres de la route, au bord du désert. Un animal qu'il ne connaissait pas le regardait comme s'il allait défendre son territoire malgré la différence de taille jouant en faveur de l'homme. *C'est dingue !* pensa-t-il. *Je pourrais tout simplement rester ici et attendre. J'aurais mieux fait d'attendre avec les filles. Que vont-elles penser de moi ?*

La route était longue. Il fallait remonter vers le Nord, passer Dawson et traverser l'Alaska, s'il avait bien compris, jusqu'à Barrow. Il tenta une communication avec le portable d'Ulysse. Aucun signal. La NL (c'était le nom de code du phénomène qui menaçait de détruire et détruirait certainement l'humanité) devait exercer une influence maligne sur les ondes. Il appela la Compagnie sans plus de succès. Il se sentit terriblement seul, mais les filles n'avaient pas le pouvoir de s'associer à son existence pour en changer l'intolérable morosité. Le petit animal crachait maintenant. « À quoi bon défendre nos possessions, nous qui allons être dépossédés *collectivement* et *séparément* ! » Une douleur le harcelait. Il ne pouvait pas la localiser. Cela aussi prendrait du temps et enfin, tout serait fini. « Je pourrais au moins me réjouir de ne pas partir seul, et mieux : je vais partir avec tout le monde alors que mon sort stipulait que ça ne devait arriver qu'à moi et à moi seul ! »

Il reprit la route, allant à contresens. Derrière les pare-brise, on le dévisageait à peine. Il eut même l'impression qu'on le prenait pour quelqu'un d'autre. La ville était déserte quand il atteignit les premiers pâtés de maison. Les terrains vagues étaient parsemés de chiens immobiles. L'éclairage public s'affaiblissait en émettant des lueurs parasites. Le toit ouvrant, impitoyable, cadrerait la NL en son milieu, tandis que le ciel s'obscurcissait.

Il s'arrêta dans un motel. L'accueil était fermé à double tour. On avait prévu de revenir. Une affichette indiquait que le système d'alarme était branché. Il gratta la vitre sale sans obtenir de réponse. Une coursive alignait un nombre interminable de portes et s'achevait dans une courbe qu'il négocia, revenant à l'accueil trois minutes plus tard. Il n'avait rencontré personne.

Il nota cependant quelques lueurs dans les angles morts. Des tireurs peut-être. Il avait déjà vécu ce genre de situation. Il était à dix heures environ de chez lui. Il songea aux filles avec le sentiment de les avoir abandonnées parce qu'il avait pensé qu'elles ne serviraient plus à rien dans les circonstances d'un cataclysme. C'était stupide. Il n'aurait peut-être même jamais dû quitter sa maison. Ulysse était peut-être déjà mort. De sa propre main. Cela paraissait tellement improbable. Et pas un avion dans le ciel, à une heure où le trafic était en général à son maximum, il ne savait pour quelles raisons. Qu'était devenu le petit animal sauvage qui avait défendu son territoire avec tant de courage ?

Il revint à la voiture avec l'intention d'y passer la nuit, si la nuit devait durer tout ce temps. Il se surprit à bâiller. Tout cela était déjà arrivé. Et il finissait par se retrouver seul avec son arme, s'endormant au pied d'une maison que ses habitants venaient de désertir pour échapper à la mort. Il en avait tué lui-même quelques-uns. Il avait même regardé leurs yeux

s'éteindre lentement, le cerveau luttant contre la mort, mais sans impliquer aucun mouvement de survie au corps traversé de balles ou d'autre chose, quelquefois la baïonnette qui conservait toutes les traces de ce sang ennemi. Il ordonna à la portière de s'ouvrir. Il avait enfin mis le prix sur une bagnole que peu d'humains peuvent espérer se payer et voilà que tout allait être englouti dans le même néant. Il vit alors la moto, un engin qui avait connu une autre guerre beaucoup plus ancienne et dont le moteur était encore chaud, suintant aux assemblages des gouttes noires qui s'étaient sur l'asphalte. Une fille en combinaison noire était assise sur le siège arrière, secouant une chevelure rouge et le regardant comme s'il était la victime désignée d'un projet obscur comme le mal et la douleur en rut. Il eut une sueur froide et s'essuya le front du revers de la manche.

— Belle bagnole, dit la fille. J'aime ça.

Elle n'avait pas l'air de plaisanter. Elle portait à la ceinture une baïonnette Remington 1914, un objet de musée qui pouvait faire encore très mal.

— Vous n'avez pas peur, vous ? dit une autre voix.

Sartoris eut la sensation désagréable de léviter tandis que le visage de cette autre créature apparaissait en transparence dans la vitre de la portière. Elle était au volant. Il était pourtant certain d'avoir actionné la fermeture et même le système GPS. La vitre se baissa sans bruit. Le visage noir d'une femme aux cheveux de jais sortit de l'ombre. Elle souriait, montrant des dents gourmandes. S'il y avait des mecs, ils n'étaient pas loin. Il n'avait pas emporté son S&W. Et ses mains pétrissaient le vide comme s'il allait se mettre à prier.

— Vous avez peur, vous ? bredouilla-t-il.

Elle savoura ces indices de terreur. La rouquine riait doucement.

— On a pas peur, gloussa-t-elle. On est pas là pour piller non plus. On peut vous demander ce qui justifie votre présence dans une ville qui nous appartient désormais ?

Sartoris laissa échapper un petit bruit.

— Je n'ai pas l'intention de vous en déposséder, les filles, dit-il. Si vous voulez dormir avec moi...

— Toutes les deux ? fit la rouquine.

— Pas dans la bagnole, dit la noire.

Il se sentit soudain aimé. Mais il se méfiait. Aucune odeur d'homme aux alentours, rien que les parfums des deux filles qui l'étourdisaient. La noire sortit de la voiture. Elle ne portait pas grand-chose sur elle. Un foulard rose tombait de ses cheveux noués en queue de cheval.

— Il est trop vieux pour moi, dit la rouquine.

Elle grimaçait en disant cela. L'acier noir de la baïonnette révélait de vieilles inscriptions. Il tentait de les lire.

— Tu ouvriras la porte, dit la noire. Je me charge de monsieur.

— J'irai faire un tour, dit la rouquine. Elle me botte, cette bagnole.

— Donne-lui les clés !

Sartoris s'exécuta. Il n'avait jamais donné les clés d'une bagnole à une fille aussi jeune. Et jamais il n'avait cédé à ce genre de caprice si la fille prétendait conduire seule pendant que lui, Sartoris, se payait du bon temps avec une autre fille qui le trouvait à son goût.

— C'est Aliz, dit la noire.

Elle caressa le visage lunaire d'Aliz. Sartoris voyait une espèce de fantôme et ce fantôme tenait les clés de ce coupé hors de prix en répétant qu'elle n'avait pas l'âge de se laisser enculer par un type qui était plus vieux que son propre père. Elle s'installa au volant et démarra le moteur. La portière coulisssa, petit chuintement qui réveilla Sartoris de sa torpeur.

— Sois prudente, conseilla la noire.

— Ne te laisse pas faire, Anaïs ! fit Aliz.

— Compte sur moi !

La voiture démarra en trombe et disparut dans la nuit, tous feux éteints. Sartoris était paralysé, incapable de bouger le petit doigt pour protester.

— Maintenant qu'on a fait les présentations, dit Anaïs, au lit, Sartoris ! J'ai autant sommeil que toi. J'espère qu'elle ne fera pas trop de bruit en rentrant.

— Mais où va-t-elle ?

À la place d'une réponse, il entendit le fracas d'une porte qu'on vient d'ouvrir par effraction.

— Ya une salle de bain, fit Anaïs et elle entra en le tirant par la manche.

Au-dessus d'eux, la NL avait atteint un diamètre tel qu'on ne pouvait plus penser à la Lune en priant. Sartoris s'était agenouillé pour prier au bord du lit. Il avait le tournis et avoua que c'était une des nombreuses conséquences d'une blessure de guerre. La nouvelle lumière, chaude et dense, dégoulinait des interstices, zébrant les murs et le plafond.

— T'es complètement dingue ! rit Anaïs.

Elle se coucha sans défaire le lit. Elle était allongée sur le dos et il était pétrifié, dans la position du prier qui n'attend rien de sa prière et tend son cou au maximum pour que la lame tranche net. Elle le regardait, la joue sur l'épaule, mordillant le bout de sa langue en lui demandant s'il était dingue ou si c'était elle qui interprétait. Il ne répondait pas. Dans son froc, sa queue était en proie à une turgescence presque douloureuse.

— Elle m'a coûté un max, cette bagnole ! finit-il par dire.

Anaïs se dressa sur ses coudes.

— C'est peut-être la fin du monde et tu t'en fais pour une putain de bagnole ? T'es complètement louf, ouais !

Il avait une crampe dans un mollet. Mais c'était sa gorge qui le faisait le plus souffrir.

— Je dis ça, articula-t-il, c'est surtout pour les suspensions. Le moteur ne craint rien. Comment savez-vous qui je suis ?

— Ya ta photo dans le journal, mec !

Ça recommençait, comme en Irak. La même nuit lunaire, la cité déserte et les morts rassemblés sur la chaussée. Des femmes le harcelaient en le montrant du doigt. Il avait eu sa photo dans le journal. Sous le casque, il souriait comme si rien ne s'était passé pour justifier les commentaires de la critique guerrière internationale.

— Zêtes qu'un sacré con, Sarto ! avait rugi le lieutenant.

— Fermez-la, lieutenant, ou je cause ! avait-il répondu sans se laisser impressionner par ce jeune con en armes.

— Je vous foutrai une balle dans la tête à la première occasion !

— Y aura pas d'occasion, lieutenant ! Je me tire.

— Sarto ! Revenez ! Je vous ordonne de revenir ! Sarto !

Voilà comment ça s'était passé et le Conseil lui avait finalement donné raison, renvoyant le lieutenant à ses chères occupations civiles.

— Tu pourrais peut-être raconter le début, fit Anaïs en s'étirant.

— J'ai mal, soupira-t-il. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— À part baiser une dernière fois ? Qui s'en souviendra, mec ?

— Pourquoi ne veut-elle pas baiser, elle ?

— Elle a pas dit « baiser ». Elle a dit « enculer ». T'es sourd ou quoi ?

— Vous êtes là par hasard ?

— Tu l'as dit ! Par hasard.

Elle le toisa pendant une bonne minute avant de prendre la main qu'il lui tendait.

Il était trois heures du matin quand Aliz rentra. La voiture n'avait pas produit l'effet escompté sur le cerveau de Sartoris. Anaïs ne dormait pas. Elle fit signe que le type en écrasait. Aliz se déshabilla et se lova dans un fauteuil.

— Une sacré bagnole ! dit-elle une fois que le silence fut revenu pour les plonger dans la Nouvelle Angoisse.

— Des nouvelles ?

— Rien.

Dans l'ombre, la baïonnette émettait les tintements qu'un ongle exercé lui arrachait. *Elle ne dormira pas*, pensa Anaïs.

OMAR II

Pendant que Sartoris Hightower remontait vers le Nord en compagnie des deux filles, Omar Lobster descendait. Il venait de traverser les Îles Aléoutiennes. À Barrow, il rencontra Ulysse Hightower sur le quai. Un train d'icebergs attendait et Ulysse griffonnait sur un écran. Il portait le brassard des stagiaires. Dans le ciel, les nuages occultaient le phénomène cosmique qui avait mis le feu à l'imagination des hommes depuis quelques semaines. Les deux hommes se contemplaient depuis un moment quand un troisième, qu'ils ne reconnurent pas, les héla pour se moquer d'eux :

— C'est-y pas mignon deux gars qui s'font des mamours avec les yeux ! lança-t-il par-dessus les containers gisant ouverts dans la neige.

Omar haussa les épaules. Il était trop fatigué pour rétorquer quelque chose d'assez spirituel pour provoquer le rire des deux autres. Il glissa prudemment du toit où il se trouvait parce qu'il s'était trompé de chemin en descendant de la ville. Il atteignit le quai après un enchaînement de mouvements qui fit perdre patience à Ulysse. Celui-ci n'avait pas apprécié la plaisanterie de l'étranger. Son stylet crayonnait sur l'écran de plus en plus nerveusement. On aurait dit qu'il était en train de raturer tout le travail qu'il venait d'accomplir minutieusement pour décrocher enfin sa titularisation.

— Vous feriez bien, monsieur, dit Omar en arrivant, de surveiller votre langage à propos de deux hommes qui savent comment se conduire avec les femmes.

— Je ne dis pas que vous vous conduisez mal, dit l'étranger. Ni bien non plus. Et je n'ai pas parlé de femmes. Ou alors je me suis écorché la langue sur quelque chose que je voudrais bien savoir ce que c'est !

— Vous cherchez des ennuis, monsieur ? fit Ulysse.

Il n'était pas dans un bon jour à cause d'une erreur d'appréciation qui avait coûté relativement cher à la Compagnie. Le câble en question s'était entortillé autour d'un pilier du pont principal et une équipe d'intervention tentait de soulager la souffrance de ceux qui avaient fait les frais de cette regrettable erreur. Ulysse avait essuyé un sermon de la part du contremaître et c'était justement celui qui le notait cette semaine.

— Je ne veux plus vous voir avec votre portable sur les lieux de travail, Hightower, avait-il rugi devant un parterre d'autres stagiaires qui s'étaient signés dans son dos en tirant la langue.

Et Ulysse s'était vu attribuer cette tâche, toute nouvelle pour lui, qu'on réservait en principe au personnel extérieur à la Compagnie. Muni de son écran tactile, il relevait les volumes approximatifs et calculait tout aussi grossièrement la vitesse que le train d'icebergs pouvait atteindre dans les descentes.

— Dans les descente ? dit Omar. Vous voulez parler de la courbure de la mer ? L'attraction s'exerçant verticalement, c'est-à-dire vers le centre de la Terre, je ne vois pas comment... C'est sérieux ce que vous dites ?

L'étranger riait déjà. Il était vêtu d'une peau de bête, ce qui était particulièrement original à une époque où on ne chassait plus. Il portait aussi une arme en bandoulière et un chapeau de cuir couvrait ses oreilles. La barbe ne dissimulait pas un visage serein. Omar le salua d'un signe de la main et continua sa progression vers Ulysse. Il glissait par petites avancées sur un verglas presque noir par endroit, à tel point que l'étranger se demanda si ce n'était pas plutôt de la graisse. L'entretien des câbles qui liaient les icebergs pour former les trains nécessitait beaucoup de graisse. Ulysse s'employait d'ailleurs à en comptabiliser les fûts.

— Ça ne coûtera rien à la Compagnie si je fais le voyage sur un iceberg, dit Omar.

Il n'était pas sûr qu'Ulysse apprécierait sa proposition. Le brassard indiquait qu'il n'était pas compétent en la matière. Et en effet Ulysse s'était arrêté de travailler pour regarder en l'air comme s'il réfléchissait.

— S'il n'y avait pas ces nuages, dit-il, on verrait de quoi il s'agit.

— Vous n'avez pas la télé ? dit l'étranger.

Omar eut l'impression d'assister à une représentation théâtrale de haut niveau. Il avait perdu l'habitude de ce genre de spectacle, depuis le temps qu'il n'avait pas revu le monde auquel il appartenait aussi bien que les deux autres qu'il reconnaissait d'emblée comme les siens. Ulysse vit bien qu'il n'était pas au courant et il se demanda pourquoi, mais ce fut l'étranger qui en parla le premier :

— Un corps céleste d'une masse impressionnante se dirige vers la Terre, dit-il.

— C'est-à-dire que c'est la fin du monde ! s'écria Ulysse.

Instinctivement, Omar leva la tête. Il ne vit que de noirs nuages à peine éclairés en dedans.

— Vous plaisantez ! dit-il. Je suis scientifique et...

— Je vous avais pris pour un de ces moines... commença Ulysse.

Comme Omar ne réagissait pas, il s'adressa à l'étranger qui n'avait pas l'air d'un moine selon ses critères de reconnaissance :

— Vous savez... ces moines...

— Je sais, dit l'étranger. Il n'y a pas de moines ici.

— Qu'est-ce que vous en savez ! s'écria encore Ulysse. Je parie qu'ils y sont pour quelque chose. Juste au moment où j'allais obtenir ma titularisation.

Il avait vraiment l'air malheureux. Omar s'apitoya, ce qui augmenta chez Ulysse la suspicion d'avoir affaire à un moine en cavale. Il en passait au moins un par semaine et tous empruntaient le train d'icebergs pour descendre vers le Sud. Qu'allait-il faire si loin de leurs racines ?

L'étranger confirma la thèse du cataclysme final :

— Ce monsieur a raison, dit-il en parlant d'Ulysse. Pas au sujet des moines. Loin s'en faut ! Nous allons tous disparaître dans une formidable

explosion. Tout le travail millénaire de l'humanité ne vaudra plus rien demain.

— C'est pour demain ! couina Omar.

Il s'efforçait de ne pas y croire, mais les deux autres avaient l'air convaincant. L'étranger le tranquillisa :

— Demain ou plus tard, dit-il. Nous n'en savons rien.

— Vous devriez le savoir si vous êtes scientifique, fit Ulysse. C'est le genre de choses que les moines prétendent savoir. Et les scientifiques nous racontent des blagues. Je regarde plus la télé depuis... depuis...

— Deux semaines, précisa l'étranger à l'attention d'Omar qui s'inclina pour marquer sa gratitude.

— Deux semaines ! s'écria Ulysse. Une éternité !

— Vous feriez mieux de déguerpir, dit l'étranger.

— Pour aller où ? En enfer de toute façon !

Omar était intrigué.

— Pourquoi nous conseillez-vous de quitter les lieux ? demanda-t-il à l'étranger.

— Pourquoi prétendez-vous sauter dans un train d'icebergs ? Et pourquoi cet homme (Ulysse) s'inquiète-t-il pour son plan d'avancement ?

— Vous n'avez rien à défendre, vous ? demanda Ulysse avec un sourire qui en disait long sur l'état de ses nerfs.

Un gémissement sortit de sa bouche tandis qu'il serrait les dents pour résister aux sollicitations de son cerveau. Trois de ses compagnons s'étaient déjà suicidés. Le premier en se jetant dans l'eau glacée. Son cri n'avait pas duré une minute et on avait repêché un cadavre grimaçant aux membres raides et cassants. Le deuxième avait avalé une dose mortelle de potassium et son cœur s'était arrêté au beau milieu d'une phrase qui, en d'autres circonstances, aurait laissé des traces. Le troisième s'était enfoncé une tige de fer à béton dans l'estomac et était heureusement tombé dans les roues d'un engin de déblaiement qui l'avait entièrement écrasé avant que la douleur ne devienne une autre raison valable de quitter ce monde en détresse. Quelques autres avaient fait des tentatives et deux d'entre eux se débattaient encore entre la vie et la mort. Ulysse s'était bien gardé de dévoiler son projet. Seul son papa était au courant. Et le contremaître avait confisqué le portable en pleine conversation avec ce papa qui connaissait la mort pour l'avoir maintes fois pratiquée en toute légalité.

— Rien, dit l'étranger pour répondre à la question posée par Ulysse.

Omar, soumis à de contradictoires sollicitations intellectuelles, n'arrivait plus à parler et se reprochait intérieurement de n'avoir rien à dire pour donner un sens à cette conversation pour l'instant absurde et inutile. Sous le pont, on s'activait sans obtenir de résultat. Les victimes expiraient à intervalle régulier. Bientôt, il n'y aurait plus personne à sauver et on se soucierait d'autre chose. Il n'y avait justement plus grand-chose à faire, mais on le faisait et cela amusait beaucoup l'étranger qui n'en parla pas. Il

fouilla dans la poche de son épaisse fourrure et en sortit quelques billets neufs. L'œil d'Omar clignota.

— Isywybad ? jubila-t-il.

L'étranger prit un air désolé.

— Ce sont des faux, expliqua-t-il. Je me demande ce que je vais en faire maintenant.

— Des faux ? fit Ulysse.

Sa fibre policière reprenait de la place chaque fois qu'il constatait une entorse à la Loi. Mais il se retint de commenter les aveux de l'étranger. Omar se montra plus pragmatique.

— Ils n'y verront que du feu, dit-il en virevoltant. Allons nous saouler !

— Je ne peux pas quitter mon poste ! hurla Ulysse.

Il lui sembla que l'activité sous le pont était suspendue à une explication de ce cri incohérent. *Et si rien n'arrivait ?* pensa-t-il. *Il n'est jamais rien arrivé et quand il est arrivé quelque chose, on s'en est remis, non ?* L'étranger le tira hors du cercle où il exerçait une influence dérisoire sur la marche des trains d'icebergs.

— Nous verrons bien, dit-il. Si on nous jette en prison, ce ne sera pas pour longtemps.

— Mais je ne veux pas finir ma vie en prison ! hurla encore Ulysse.

Cette fois, il ressentit le besoin de se mettre à courir pour rejoindre le pont et s'expliquer une bonne fois pour toutes. Mais l'étranger le retenait fermement.

— En prison ou ailleurs... fit-il.

Omar s'amusait. Il se mit à parler des femmes, ce qui eut au moins l'intérêt de lever tout soupçon d'appartenance à la maudite race des moines. Ulysse vouait une haine patiente à cette corporation. Il se laissa conduire, trépignant lui aussi dans la neige noire qui continuait d'intriguer le cerveau fatigué de l'étranger.

— Vous êtes venus en voiture ? lui demanda Omar. Il n'y a plus de vol. Une espèce de tempête magnétique... je simplifie pour que vous compreniez.

Ils entrèrent dans un tripot. Des Indiens jouaient au billard. Quelques filles attendaient au comptoir. Personne aux tables. Les jeux de cartes étaient soigneusement rangés sur les tapis. Ulysse se laissa envahir par la mélancolie. Il n'avait pas un sou en poche. Si quelqu'un s'apercevait de la supercherie, il ne pourrait même pas calmer le jeu en payant avec de l'argent légal. Il se saoulerait peut-être si l'étranger était généreux. Et tout exploserait en plein paroxysme. Une fille le héla sans conviction.

— Je sais pas si l'alcool remplacera vraiment les merveilles que l'amour procure à un homme bien constitué, dit-il assez bas pour ne pas être entendu des filles et de leurs maquereaux.

— Des filles, j'en ai deux, dit l'étranger. En tout cas sur ce continent.

— Des vrais ou des fausses ? fit Omar en riant.

Ulysse ne trouvait pas ça drôle. Il s'en fichait de l'humanité. Celle-ci pouvait se réduire à son concept minimum : un homme et une femme. Lui et n'importe laquelle de ces filles, comme dans les films.

— Est-ce qu'on a trouvé l'élixir de Jouvence ? demanda-t-il à Omar.

— Pas que je sache, dit Omar.

— Pourtant, dans le Marvel, vous vous en servez sans arrêt !

— Vous lisez trop, dit l'étranger.

Il commanda plusieurs bouteilles qui, mises bout à bout, formaient une promesse de cuite carabinée. Et il lui restait encore de l'argent. Il y avait un détecteur de faux billets à côté de la caisse, mais le patron ne s'en servit pas. *Pourtant*, pensa Ulysse, *des billets neufs* ! Il pensa un moment qu'il était en train de rêver. Sa main avait d'abord tâté fermement la fourrure que l'étranger portait sur sa peau nue, puis elle s'était mise à la caresser et maintenant il demandait des explications sur la provenance de cet objet illicite que personne ne reprochait à un étranger à qui personne n'avait demandé des éclaircissements sur son identité et ses projets d'avenir. L'entrebâillement des pans révélait un corps alerte capable de toutes les prouesses. Mais des insectes couraient dans les poils et Ulysse retira sa main comme s'il venait de la poser sur la grille rougie d'un barbecue.

— Elle n'est plus toute neuve, dit l'étranger en parlant de la peau. Vous reconnaissez certainement le poil d'un ours polaire. Les boutons sont les dents de la même bête. Mes testicules reposent dans l'écrin de sa bourse que mes femmes ont préalablement remplie de graisse de phoque. Ce que vous voyez au-dessus est ma queue. Je la porte comme un trophée depuis que ce satané ours a failli me l'arracher...

— *¿No me digas !*

— Comme je vous le dis, messieurs !

— On dirait la queue d'un... fit Ulysse qui n'acheva pas sa phrase, car il ne se souvenait pas dans quelles circonstances il en avait vu une semblable.

— Vous avez eu beaucoup d'aventures masculines ? lui demanda Omar.

Ulysse rougit. Il avait eu une aventure avec son papa, mais il n'en parlait plus depuis longtemps.

— Mon père pense que j'ai eu tort de quitter la police, dit-il dans la foulée de sa pensée.

Les deux autres reculèrent. Leur verres n'avaient pas goutté sur le comptoir. Ils se maîtrisaient, pensa Ulysse.

— Il m'a appelé pas plus tard que ce matin, continua-t-il. Mais il a fallu que ce con... tremaître... m'arrache le téléphone des mains sous prétexte que je venais de causer un malheur pour la Compagnie. Je crois que ma promotion est remise à plus tard...

— Il faudra que ce ne soit pas trop tard, fit l'étranger.

Ulysse plonge le nez dans son verre. Il pleurait encore. Omar fit tinter une bouteille pour le réveiller. Ulysse pensa de nouveau aux pratiques illicites des moines. Omar avait le regard d'un moine, pas d'un savant. Est-ce qu'un savant sauterait dans un train en marche ? Il avait vu des tas de moines sauter dans les trains d'icebergs. Et jamais il ne les avait dénoncés, alors qu'il les haïssait et qu'il espérait qu'ils subiraient un jour un châtement à la hauteur de leurs crimes contre l'humanité. Toutes religions confondues. Omar augmenta le rythme des tintements. Ce fut bientôt un concert de crispations et la douleur s'installa entre les yeux d'Ulysse pour ne plus quitter cet endroit stratégique de son mal. Puis le silence s'abattit comme une chape. Il était entré en lui-même, entièrement, comme cela arrivait chaque fois que le malheur frappait à sa porte. Il ne s'y sentait pas à l'aise sans injection liquide cristalline. Il se mettait à cauchemarder et personne n'avait le pouvoir de le réveiller. Pourtant, il était tout près de la surface. Il pouvait les sentir contre sa peau. Ils vibraient, sans doute parce qu'ils lui parlaient. Mais il ne comprenait pas ce qu'ils lui disaient et il se taisait, criant peut-être à la surface parce qu'alors il n'était pas lui-même, mais terriblement immobile et silencieux à l'intérieur, la peur cisillant ses membres, y compris cette queue dont la nature et le hasard l'avait doté pour participer *avec plaisir* au repeuplement perpétuel du monde. Une crise, ce n'était rien d'autre que cela. Et il le savait depuis longtemps.

À l'extérieur de cet homme, trois hommes et deux femmes s'agitaient pour le sortir de son rêve. Sartoris Hightower était celui qui s'activait le plus, renouvelant la goutte d'ammoniaque sur l'ouate, une main soutenant la tête qui sinon eût fini par se briser sur le dallage. En entrant dans le café, précédé par Aliz et Anaïs, il avait tout de suite reconnu le personnage vêtu d'une peau d'ours. Mais il s'était tu, se demandant si Ulysse n'avait pas encore perdu la tête à cause de lui. C'était arrivé tellement souvent, cette rencontre qui s'achevait immanquablement par le malaise d'Ulysse, lequel céda dans la douleur à une crise d'épilepsie. Et papa n'était pas toujours là pour le tirer d'affaire. Cela se terminait alors à l'hôpital et il fallait de la patience pour tout expliquer de nouveau à cette administration d'un autre âge qui avait conservé ses vieilles habitudes en matière de doute.

Et pendant qu'Ulysse s'enfonçait en lui-même comme on se perd au jeu, Roger Russel monnayait sa peau d'ours auprès du propriétaire des lieux pour obtenir le carburant nécessaire au démarrage du beau carrosse que les filles avaient déniché selon ses plans. Il se tenait nu près du comptoir, la fourrure ayant quitté ses mains pour celles du patron qui n'était pas visiblement convaincu par le marchandage. Il venait de se faire avoir avec de la fausse monnaie et doutait que cette peau, maltraitée par un usage abusif de l'aventure en territoire ennemi, eût assez de valeur pour mériter un échange qui éloignerait le faux-monnayeur à la fois des poursuites judiciaires et de sa propre influence sur son destin de hors-la-loi.

Omar se tenait à l'écart. Il se renseignait auprès d'un autre employé de la Compagnie au sujet des peines appliquées en général aux passagers clandestins des trains d'icebergs. L'employé mima le fouet et les

contorsions du supplicé. Omar déclara qu'il était prêt à payer et, comme il n'était pas un moine, il pouvait aller loin dans la dépravation, un mot que l'employé ne comprit pas et qu'il fallut remplacer par une longue description des perversions sexuelles dont il était capable. Anaïs écoutait avec une attention animale qui mit Omar mal à l'aise.

— Vous avez une voiture, dit-il à Anaïs. Moi, je dois me débrouiller tout seul. Et ce sera plus long !

Anaïs approuva sans bouger du tabouret où elle avait adopté une position pour le moins équivoque. Pour Omar, la vue était d'autant plus ambiguë que le corps nu de Roger Russel apparaissait en fond, exhibant une paire de fesses que la propre main de Roger flattait de temps en temps pour étoffer son argumentaire. Et comme si ça ne suffisait pas, Aliz venait de croiser ses jambes dans la lumière tamisée du billard que les Indiens avaient déserté. Omar sentit monter en lui un désir que sa foi réprimait de toute sa force, mais il eût été imprudent d'en exprimer ici les effets, trahissant du même coup sa vocation de moine itinérant qui ne croyait pas une seconde à la fin prochaine du monde. Sartoris, penché sur le corps électrisé de son fils, aurait eu vite fait de mettre tout le monde de son côté et de lui inspirer les désirs de vengeance ordinairement appliqués à l'endroit des religions. L'employé de la Compagnie confirma que la titularisation d'Ulysse n'aurait pas lieu. Omar parut catastrophé par la nouvelle et en profita pour négocier plus intimement les conditions de son voyage clandestin.

Enfin, Ulysse s'endormit. Son corps se tranquillisa. Sartoris le souleva et l'emporta dans l'escalier, les stagiaires étant logés à l'étage. Il défonça presque la porte et jeta le corps sur le lit, soulevant un concert d'odeurs qui l'écœura.

La chambre n'avait pas changé. La fenêtre était occultée par des vêtements suspendus sans ordre. Les restes d'un repas pourrissaient sur une table où grouillaient des insectes noirs et rapides. Une chaise était renversée depuis longtemps, le dossier dans une chemise sale et les pieds encombrés d'autres détails d'une garde-robe qui laissait à désirer. Des livres n'étaient plus lus, des feuilles de papier jonchaient un tapis qui laissait voir sa trame grise et sur le mur les photographies d'une ancienne série de crimes sanglants constituaient la seule ouverture sur le monde extérieur. Une tristesse immonde régnait en maîtresse des lieux. La lettre de démission qu'Ulysse avait adressée à Kol Panglas était punaisée au milieu des photos et portait en travers et en rouge, de l'écriture de Panglas, la mention : *avec plaisir. Voilà comment on détruit un homme*, pensa Sartoris. Il avait lui-même survécu à d'autres circonstances tout aussi inextricables. Mais Ulysse avait toujours manqué de caractère. Il fallait bien que tout se finisse dans un taudis à la limite du monde habitable. On frappa. C'était Aliz, celle qui n'avait pas voulu coucher avec lui pour une question de génération.

— Vous couchez là ce soir ? demanda-t-elle.

— Et vous ?

Elle le rendait nerveux. Et la nervosité l'éloignait des calmants habituels.

— Où sommes-nous ? dit-elle.

Elle ne posait pas une question. Elle lui demandait de rajeunir. Il empoigna ses cheveux à pleine main et faillit lui briser le cou pour mordre dans ses lèvres. Elle s'était peut-être brisée. Il la vit s'étaler de tout son long sur le sol. Il n'avait jamais observé une telle rousseur. Et dans la broussaille des cheveux, le visage paraissait reposé. Il savait qu'elle jouait. Elle se trahit en aspirant discrètement la perle de sang qu'il avait provoquée en mordant le bout de la langue. Dans le lit, Ulysse se battait avec ses fantômes.

ULYSSE III

Les effets de l'attraction commençaient à se faire sentir. Ulysse pensait que son cerveau allait se liquéfier. Dehors, la neige tombait. On ne voyait plus le quai. Les trains avaient disparu dans la grisaille. De temps en temps, un camion surgissait de cette épaisseur, rugissant dans la montée. Les câbles qui traversaient la tourmente semblaient suspendus, ne tenant à rien de précis, pas même aux grandes roues des treuils qui émettaient un chant métallique pénétrant comme le froid. Derrière la fenêtre, Ulysse s'imprégnait de réalité, sachant que le monde allait se finir alors que lui-même aurait disparu sans laisser de traces. Toute sa vie il avait songé à ces traces qu'un homme peut graver plus ou moins profondément dans l'inconscient et la mémoire collectifs, mais jamais il n'avait adhéré à ces visions infantiles d'apocalypse. Seule la mort avait un sens. Maintenant, le néant réclamait aussi un sens et il n'avait plus le temps d'y réfléchir pour au moins en créer la fiction. En fait, toute la fiction à laquelle il avait songé depuis son enfance ne concernait que les différentes manières de mourir. Il n'avait jamais rien écrit sur le néant, excepté ce que tout le monde sait.

Roger Russel n'était pour rien dans ce nouveau chaos. Ulysse l'avait enfin compris. Il arrive aux hommes trop centrés sur eux-mêmes de confondre la réalité, celle qui devient finalement néant, avec les fictions de la haine, celles qui sont bornées par la mort et uniquement par elle. Il était tombé dans le panneau comme le commun des mortels. Or, pendant longtemps, il avait cru s'être élevé au dessus du vulgum pecus. Il avait écrit des livres, activité normalement auréolée de reconnaissances en tous genres. Il n'y a rien comme la reconnaissance pour situer un homme au-dessus des autres. Il s'était d'abord acharné, expliquant, narrant, allant même jusqu'à pratiquer la poésie. Il avait même donné des leçons à des apprentis écrivains. Et ne leur avait rien appris. Ses livres avaient traversé le couloir de la mort des livres. Ils n'avaient même pas été exécutés. Personne ne les avaient lus. Au bout de quelques années de labeur et de crises de nerfs de plus en plus dangereuse pour la société et pour lui-même, il était entré dans la police. Son papa lui disait depuis longtemps qu'il avait besoin d'une expérience pour étayer ses passions créatrices. Sartoris avait vécu des guerres. « Toi, mon fils, tu connaîtras la rue et la ville qui en fait le lieu de toutes les rencontres. Cesse de te gonfler le bourrichon avec uniquement ce que ton cerveau est capable de produire. C'est de la merde. Une expérience t'ouvrira les portes de l'imagination. Je comprends que tu n'aies aucune envie de te retrouver sur un champ de bataille comme ton papa. La rue, c'est quand même moins risqué comme existence. Et c'est sans doute assez pour ce que tu veux faire. J'ai même pas idée de ce que c'est d'écrire un bouquin. »

Et c'était ce même papa qui avait laissé filé un des criminels les plus recherché. Ulysse avait explosé, une colère immonde pleine d'injures inappropriées et de gestes si déplacés que Sartoris en avait conçu un système de défense du même type.

— Et en plus t'as couché avec cette pute !

— Ça regarde pas mon fils si je couche avec des mineures.

Ce qu'Ulysse ne comprenait pas, c'est pourquoi Aliz n'avait pas couché avec lui, mais avec papa. Mais la question n'était pas là. Le type qui avait vendu sa peau de bête pour s'acheter de l'essence était bel et bien Roger Russel.

— Mais enfin, dit Sartoris. Tu l'as même pas reconnu.

— J'l'ai reconnu quand il s'est foutu à poil !

— Ah ! Ben, j'aimerais bien savoir pourquoi.

Faut se méfier de la colère. Elle vous fait dire n'importe quoi et du coup l'objet de votre colère (ici papa) se calme et vous assène une réflexion qui prend un sens que vous n'aviez pas prévu. C'est pas comme ça qu'on construit une existence.

— Moi je veux savoir pourquoi tu m'as pas dit que tu l'avais reconnu ! beugla Ulysse un cran en-dessous.

— Et t'en aurais fait quoi de ce renseignement... en tant que « stagiaire » de la Compagnie des Icebergs ?

— Les flics, c'est comme les prêtres ! Je suis défroqué, pas licencié ni démissionnaire !

— Tu parles d'une nuance !

Papa avait raison. Ce n'était pas une question de nuance, mais de sujet. Le temps s'était considérablement raccourci. Roger Russel disparaîtrait dans la même seconde. Le Monde aurait alors une existence intermédiaire. Et personne ne serait là pour en témoigner. Puis le Monde lui-même disparaîtrait. Mais où ? La réponse à cette question ne figurait pas dans le dernier numéro de Marvel, Le Gorille Urinant.

— C'est pas dans ce genre de merde que tu trouveras la parole de Dieu, fit Sartoris.

Il se calmait lentement. Tout son corps était en proie à un étrange frisson qui tenait à la fois de l'électrocution et de l'effet du potassium tel qu'on l'administre aux condamnés à mort. Il avait assisté à l'exécution d'un violeur au Mexique. Le type n'en ramenait pas large. Il n'aurait pas aimé mourir comme ça, Sartoris, et c'était pourtant ce qui allait arriver. Depuis ce matin, il s'était connecté pour se renseigner sur les effets de la gravité. Ulysse préférait Marvel. Et ils se disputaient depuis midi, heure à laquelle un employé de la Compagnie était venu signifier à Ulysse qu'il était définitivement viré. Il venait récupérer le matériel prêté par la Compagnie. Tristement, sans la moindre trace de colère, Ulysse avait emballé l'écran tactile et divers ustensiles qui avaient servi à sa formation. L'employé s'était incliné pour le remercier, mais il n'y avait aucune compassion dans cette attitude. On aurait dit plutôt qu'il s'en foutait et qu'il se contentait de faire son travail. Ulysse avait refermé la porte sans laisser paraître son désespoir et il s'était immobilisé dans la posture de celui qui réfléchit à ce qui lui arrive sans comprendre que c'est vraiment arrivé et que les raisons auxquelles il pense sont les bonnes.

— J'suis plus rien ou quoi ? avait-il murmuré.

Puis ils s'étaient disputés au sujet d'Aliz. Ulysse reprochait sa « légèreté » à son papa.

— Tu l'as bien draguée, dit Sartoris. Je peux te dire que Russel n'était pas content.

— Tu l'as laissé échapper ! Toi ! Un vétéran ! Un Purple Heart !

Et ils avaient failli s'entretuer à cause d'une fille qui n'était même plus là pour en juger. Maintenant Ulysse regardait dehors à travers le carreau cristallisé de la seule fenêtre et Sartoris feuilletait le dernier Gor Ur en poussant des soupirs de désespoir.

— Comment veux-tu vivre normalement avec des trucs pareils dans la tête ? Des Morts, des Vivants et des Marvels. Il faudra que tu m'expliques, parce que je comprends pas.

— Tu peux pas comprendre, papa. C'est un Monde.

— Mais ce n'est pas le nôtre, fifils !

Sartoris se tut. Il était trop tard. Tous les mondes allaient être engloutis dans une espèce d'écran qui disparaîtrait lui aussi dans le feu éternel. Il se demanda quelle serait la dernière image gravée dans son cerveau, le dernier son et la dernière pensée. Qu'arriverait-il à l'homme tué de cette sinistre façon ? Un homme peut-il survivre à un tel homme ? Art God Art avait dessiné une espèce de fente, dernière vision de l'homme rendu incapable de s'en approcher. L'astronaute Joe Cicada perdait le contrôle de son vaisseau. On ne fait rien sans vaisseau dans ce genre d'aventure. On ne fait pas non plus la guerre avec des sentiments. Mais on la fait quelquefois avec plaisir, ce qui n'était jamais arrivé à Sartoris, sauf peut-être une fois. Mais il n'était plus temps de s'en souvenir, et surtout pas d'en parler à Ulysse qui n'était plus rien avant de n'être plus du tout. Cette période de chômage allait le miner. Sartoris connaissait bien son fifils. Par exemple, il avait bien joué en le poussant à préparer le concours d'entrée dans la police. Certes, Kol Panglas avait raconté un tas de conneries au sujet d'Ulysse, mais ça n'avait rien à voir avec les performances d'Ulysse qui étaient plus qu'honorables. Il y avait une femme là-dessous. Sartoris ignorait de qui il s'agissait et maintenant, il s'en foutait. Pourtant, cette femme l'avait hanté. Ce serait peut-être elle la dernière image, un corps fabuleux mais sans visage, comme il convient à un cauchemar de la pire espèce. Bon, il avait retrouvé son fifils. C'était déjà pas si mal. Ils allaient vivre ensemble les derniers moments de l'humanité. Ensuite, et cette idée le déprimait jusqu'à la douleur, personne ne vivrait la dernière seconde de réalité. Art God Art disait le contraire, mais c'était de la foutaise.

— J'vais m'inscrire au chômage, dit Ulysse sans quitter la fenêtre qui dégoulinait depuis qu'il respirait dessus.

— Ça te servira à quoi, fifils ? C'est fini, pour eux comme pour toi...

— Mais ça les fera chier !

— C'est bon de faire chier les autres quand on n'est plus heureux, je le reconnais. Faut que je te raconte...

— Tu raconteras ça à Omar, papa. C'est-y pas lui qui se ramène ?

Sartoris jeta un œil distrait dans le brouillard. Omar trottaient sous la neige, s'époussetant à deux mains comme s'il perdait la tête dans un essaim de mouches tsé-tsé. Art en parlait comme d'un savant qui avait changé la mort en quelque chose de plus acceptable, mais que c'était pas la vie éternelle. Des conneries. Sartoris n'avait pas inspiré Art. Ulysse non plus. Personne de la famille. Les Hightower étaient des Vivants. C'est ce que Sartoris commençait à comprendre. Il en avait marre de toutes ces complications. Quand ce n'était pas l'histoire qui se compliquait, c'était sa géographie et ses peuples. Des pages et des pages de descriptions et d'explications. Comment Ulysse pouvait-il supporter ça ? D'ailleurs, il le supportait tellement mal qu'il était au chômage. Qu'est qu'il foutait avant d'être flic ? Sartoris fit un effort considérable pour ne pas s'en souvenir. Il avait un truc secret pour entretenir une mémoire sélective. Il se souviendrait toujours d'Aliz. Elle avait accepté une dose de souffrance qui méritait de figurer au Musée de la Torture des Vermort. Encore une merveille que le Temps Restant interdisait, à moins d'imaginer ce qu'elle aurait souffert dans des machines spécialement conçues pour ça à une époque où il n'était pas interdit de les utiliser. Sartoris en avait vraiment marre de son époque de réalités mises sur le marché dans les écrans factices et onéreux d'une imagination contrainte par elles. Marre de se mordre la queue et de ne pas éprouver la réalité de cette souffrance. Omar entra sans frapper, comme on entre dans la chambre d'un malade qui n'est pas censé répondre. Il s'étonna de trouver Ulysse debout. Sartoris cligna de l'œil.

— Je n'ai pas reçu l'autorisation de voyager en train, dit-il. Mais les filles ont laissé leur moto...

— Vous voulez dire qu'elles ont « emprunté » ma bagnole ?

— Ta superbe bagnole ! fit Ulysse.

— En effet, mais j'avais compris que ce monsieur dont nous avons admiré l'anatomie parfaite en était l'heureux propriétaire...

— C'est moi qui était heureux ! Pas lui ! beugla Sartoris.

Omar recula, expliquant qu'il allait tenter l'aventure du Sud en moto. Ulysse avait blanchi.

— On a plus rien pour se déplacer ? gazouilla-t-il.

Sartoris hocha sa grosse tête. Il ne se sentait pas frais, comme chaque fois qu'on lui annonçait une mauvaise nouvelle. Il n'avait pas prévu de mourir et d'être anéanti en même temps au fin fond d'une contrée polaire où tout continuait comme avant parce que les autorités jouaient la carte de l'espoir. Il n'y avait pas de place pour trois sur la moto.

— Vous êtes sûr que c'est une moto ? demanda-t-il bêtement.

Omar haussa les épaules. Il savait ce qu'était une moto. Mais Sartoris avait l'air convaincu du contraire.

— Moi, de toute façon, dit Omar, je n'y croirai que quand je l'aurai vu.

— Vous n'avez pas vu la moto ?

— Je parle de cette... de ce corps céleste. Nous ne savons même pas à quoi il ressemble !

— Vous ne regardez pas la télé ?

— Vous lisez bien Marvel, vous !

— On est à bout de nerfs, dit Sartoris. On prendra le train, fifils.

— Pas question que je quitte les lieux avant d'avoir décroché un poste !

On était mal barré. Sartoris émit une plainte et Omar reposa son verre sans y avoir touché. Il s'apprêtait à partir. Mais pas sans faire un bisou à ses derniers amis. Il voulait dire par là qu'il se ferait encore des amis si la chance continuait de lui sourire. Ce qui ravit Ulysse.

— Emmenez papa, dit celui-ci.

Sartoris bondit. Il n'avait pas prévu d'abandonner son fils. Ça serait-y pas émouvant d'être achevé en même temps par un phénomène destructeur de tous les hommes ?

— Attention, dit Omar. J'attire votre attention sur le fait que, d'une part la mort ne sera pas instantanée et que, d'autre part, tout le monde ne mourra pas en même temps. De plus, nous ignorons combien de temps durera cette destruction. Elle sera peut-être aussi lente que l'évolution qui a fait de nous ce que nous sommes.

— Art n'a pas dit un mot sur ce sujet, fit Sartoris.

— Personne ne dit rien que des conneries, murmura Ulysse.

Omar venait de le plonger dans une nouvelle période d'intériorisation. Moment que Sartoris redoutait parce qu'il allait en faire les frais. Raison de plus (quelle était l'autre raison ?) pour accepter la proposition d'Ulysse qu'Omar n'avait pas (encore ?) rejetée. Mais que deviendrait Ulysse s'il fallait une autre éternité au Grand Architecte pour défaire ce qu'il avait si mal fait ? Sartoris n'aima pas les sentiments qui l'agitaient. Après tout, il avait l'âge de vivre encore au moins autant de choses que celles qu'il avait vécues, en qualité comme en quantité, et avec l'avantage de l'expérience qui affine, personne ne me contredira, la question du choix au moment où elle se pose. Le chômage n'est pas si terrible. Plein de parents enfantent des chômeurs. Est-ce que ça change leur existence en enfer ?

Sur la table, un fascicule indiquait qu'il constituait une annexe des Marvels de Gor Ur version AGA. Sartoris se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de le lire avant de se lancer dans la lecture de ce qu'il avait du mal à considérer comme une aventure de l'esprit. Il trouverait un kiosque achalandé à San Francisco ou à Los Angeles. Où Omar comptait-il l'emmener ? Une aventure sentimentale était-elle envisageable ? Dans ce monde où tout peut arriver, pourquoi ne pas anticiper ? Sartoris se sentit presque joyeux en y pensant. Certes, quelque chose avait changé dans l'environnement spatial de la Terre, mais était-ce un changement si important que ça ? Que s'était-il passé quand la Lune s'en était approchée ? Omar lui expliquerait ça en route. Sartoris comprendrait tout à la condition qu'Omar n'introduise pas trop de calculs dans ses explications. Il n'était pas doué pour les maths et Ulysse avait hérité cette

tare sans même se rendre compte que c'en était une. Voilà en quoi le père et le fils étaient différents.

— Toi, fifils, inscris-toi au chômage et redeviens stagiaire avant de sombrer dans la dépression.

— Je vais faire la vidange ! s'écria Omar.

C'était qui, ce mec ? se demanda Ulysse. Il ne le reverrait plus. Plus personne ne se reverrait et ça n'avait aucune importance.

— Pour Aliz... fit Sartoris.

— Ça n'a pas d'importance.

— Pour Russel...

— Ça n'a pas d'importance.

Qu'est-ce qui en avait ? Se retrouver seul n'a pas non plus grande importance. Sauf si le chômage devient une habitude. Il descendit pour assister à la préparation de la moto. Des employés de la Compagnie se privaient de commentaires. Ils avaient l'air triste de ceux qui ne partent pas. Ulysse se sentait tellement différent d'eux qu'il les méprisait. Il commenta à leur place, prenant même toute la place pour que son papa y soye fier de lui au moins une dernière fois avant de ne plus se revoir. Fallait bien que ça arrive un jour. Et ça arrivait à un bien mauvais moment de sa vie professionnelle. Il n'avait jamais connu d'autres espèces de tournants. Si c'était des tournants, ces ennuis qui se mettaient à pleuvoir comme si le temps qu'il fait y était pour quelque chose. Sartoris avait fièrement revêtu la peau d'ours que Roger Russel lui avait vendu à prix d'or avant de lui piquer sa bagnole. Aliz n'avait pas laissé de traces. Il se souvenait à peine d'Anaïs. Il ne s'en souvenait plus.

Omar actionna le kick. Sa botte en peau de bête remonta brusquement sous son menton. Le moteur toussa tandis qu'il travaillait les gaz au poignet. Il tirait la langue comme un écolier, lançant des clins d'œil complices aux Indiens à qui il avait promis de revenir. Puis il enfourcha la moto exactement comme s'il s'agissait d'un canasson. Sartoris eut du mal à s'installer sur le siège arrière à cause de la mauvaise qualité de la fourrure qu'il avait payée dix fois son prix, cela dit sans exagération. L'échappement toussait comme un vieux fumeur d'opium. Les Indiens appréciaient. Les employés reculèrent en se tenant la bouche comme d'autres le font avec le nez. Seul Ulysse avait l'air indifférent. Sartoris en était peiné. Il était venu pour rien et il repartait pour pas grand-chose. *Une vie de merde*, pensa-t-il au moment où la moto fit une embardée. Une seconde plus tard, il n'y avait plus rien autour d'eux que l'épaisseur de la neige virevoltant. Et que le bruit du moteur qui couvrait les premières leçons d'Omar. Un vrai bavard, ce type. Il s'arrêtait plus.

Enfin... c'est ce qu'Ulysse s'imaginait, car la moto avait disparu. Les employés de la Compagnie et les Indiens étaient rentrés dans le café. Pendant un moment, leur rumeur avait étouffé le bruit de la moto s'éloignant. Ulysse se frotta les mains. Il avait oublié les gants. Et le petit doigt de la main droite donnait des signes de cyanose. Il entra dans le café et s'approcha du comptoir.

— Vous pouvez pas ne pas être Indien et être chômeur, dit quelqu'un. Vous ne survivrez pas à une telle contradiction. On appelle ça le Paradoxe du malchanceux.

Et ça le faisait rire.

KOL III

— On s'est mis ensemble.

L'homme qui parlait n'était autre que Kol Panglas. Il portait l'uniforme des cadres de la Compagnie. Entre ses dents, fumait un Kolipanglazo. La femme qui venait de craquer une allumette n'était pas une femme. Ulysse laissa échapper son nom, comme s'il fuyait par l'ouverture qu'elle venait de pratiquer dans son mental. La redoutable

— Alice ! Alice Qand !

— On s'est mis ensemble, dit-elle, répétant exactement ce que Kol Panglas venait de révéler.

Elle aussi portait l'uniforme de la Compagnie. Sur le comptoir, elle manipulait les potentiomètres d'un petit appareil électronique qu'Ulysse ne sut identifier. Il n'avait jamais été attiré par la technologie. Sa connaissance de la nouveauté en matière d'amélioration de la race humaine était limitée aux robots ménagers les plus simples, ceux en général destinés à couper et à réduire en purée. Il n'avait jamais été plus loin que le premier chapitre, laissant aux autres le soin d'alimenter l'énorme appétit du capitalisme globalisé.

— J'en avais marre d'être soigné pour un truc que j'avais pas, dit Kol Panglas.

Sa joie devait être un masque acheté d'occasion. Ça ne marchait pas vraiment. Il rejetait la fumée de son cigare par le nez, ce qui lui arrachait une grimace contradictoire de courte durée.

— J'ai signé avec la Compagnie, continua-t-il. Alice a signé aussi. Et on s'est mis ensemble.

— Ce n'est pas interdit par le règlement, ajouta Alice.

Elle prit le temps de regarder Ulysse des pieds à la tête. Elle s'efforçait de ne pas laisser paraître les sentiments que le chômeur lui inspirait.

— Comment allez-vous, Ulysse ? demanda Kol Panglas.

Il ramonait sa cheminée en même temps, voix presque lugubre qui dérouta Ulysse pourtant prêt à toutes les éventualités en matière de rencontre.

— Nous avons appris pour le chômage, dit Alice.

— J'y suis pas encore inscrit.

— Mais ça ne saurait tarder, fit Kol Panglas.

— Il faut bien que vous fassiez quelque chose, dit Alice.

Cette fois, ce fut Ulysse qui la dévisagea sans aucune pudeur, ne ménageant pas les yeux qu'il avait vus parfaitement morts lors de son aventure inexplicable sur l'iceberg. Ou alors il avait eu une vision. Qu'était devenue la Chevrolet hypertechno ?

— Nous avons croisé votre papa, dit-elle (ou il).

— Toujours à la poursuite de ce brigand de Russel, dit Kol Panglas.

— Papa et... Roger Russel... ?

Kol Panglas envoya sa fumée au-dessus de la tête d'Ulysse où virevoltaient des mouches agacées.

— Par quoi sont-elles agacées, Ulysse ? dit Alice Qand.

La mort ne l'avait pas changée. Ou alors elle n'était pas Morte. Art God Art l'avait classée dans les Vivants. C'était un détail qu'Ulysse avait mémorisé. Il avait appris par cœur le tableau dressé par AGA dans son *Supplément aux aventures de Gor Ur, pour les comprendre et les revivre pleinement*. Kol Panglas et Alice Qand étaient des Vivants et existaient dans la Réalité. Ulysse Hightower aussi était un Vivant. Encore heureux !

— Par contre, dit Kol Panglas en affectant un air triste, Sally Sabat est Morte. Vous le saviez ?

— Je ne l'ai pas su à ce moment, dit Ulysse d'une voix blanche, mais j'ai sous la main le *Sup...*

Alice Qand et Kol Panglas eurent le même sourire en même temps. Pourquoi la Compagnie avait-elle embauché un flic aussi cinglé que Kol et un psychologue aussi farfelu qu'Alice qui était un homme malgré les apparences. L'uniforme de la Compagnie accentuait sa féminité. Elle s'était aussi maquillée pour compléter l'illusion. Ulysse ne put s'empêcher de penser qu'il avait lui-même goûté aux célèbres enclades d'Alice. Mais c'était un jour de fête au bureau et il avait perdu la tête à cause d'une boisson composée d'un nouveau genre. Elle... il était doté d'un membre à toute épreuve. Du moins l'aspect de ce membre laissait-il penser que rien ne pouvait le prendre en flagrant délit d'atonie. En ce moment même, elle lisait dans ses pensées. Comme elle avait ouvert sa chemise, elle égrenait les perles d'un collier, laissant glisser chaque perle jusqu'au clic. Ulysse était fasciné. Elle l'avait toujours dominé en usant de ce style d'artifice et il tombait toujours dans le panneau. Il en éprouvait même un plaisir qu'il pouvait qualifier d'à la fois intense et de courte durée. Au rythme des clics ponctuant l'hallucination. Quand elle ne choquait pas ses propres dents avec la pierre d'une bague qu'elle portait au petit doigt, détail qui lui remit en mémoire le problème de cyanose qui affectait le sien. Il le suça sans cesser de la regarder et Kol Panglas lui envoyait maintenant sa fumée en plein visage.

— Je ne resterai pas longtemps au chômage, dit Ulysse.

— Vous trouvez toujours un prétexte pour vous faire virer, fit Kol Panglas.

— Vous devriez être enfermé dans un asile et elle devrait être morte !

Il avait crié. Son papa l'avait prévenu. Ils envoyaient des provocations pour tester les capacités de résistance à l'angoisse. Ce n'était pas Kol Panglas ni Alice Qand. Le premier était fou et la seconde morte. Il pouvait en témoigner. Mais la Compagnie utilisait qui elle voulait. Les Fous n'étaient-ils pas des Vivants d'un genre particulier ? Et Art God Art n'avait-il pas le pouvoir de faire revenir les Morts dans le monde des Vivants ? Il appelait ce pouvoir la Résurrection Post-Mortem. La RPM en termes administratifs. Alice Qand avait donc des règles vertes. À moins

qu'elle n'eût pas de règles, soit que les Morts-Vivants n'eussent pas de règles soit qu'elle ne fût pas une femme, auquel cas elle était un homme et tout ceci n'était que la conséquence d'une engelure qui envahissait petit à petit une main imprudemment soumise aux rigueurs du climat polaire. De toute façon, ses compétences en psychologie ne s'appliquaient pas ici et Kol Panglas avait reçu une formation de juriste, pas de physiologiste.

— Qui conduisait la moto ? demanda soudain Kol Panglas.

Comme s'il ne le savait pas ! Lui donner la réponse, ou n'importe quelle réponse, équivalait à se jeter sur son tapis comme les dés. Pourtant, le système attendait au moins une réaction de la part d'Ulysse.

— De quelle moto parlez-vous ? dit-il enfin.

Il avait traversé deux secondes d'angoisse alors que les prescriptions recommandaient de ne pas dépasser la seconde, limitant la dose normale à la demie avec un intervalle jamais inférieur au quart d'heure. Kol Panglas attendait et le cigare craquait entre ses doigts pendant qu'Alice Qand frottait une allumette sans réussir à l'allumer. Frrr... frrr... frrr

— Je veux bien vous suivre, dit Ulysse pour rompre le silence. Mais pour aller où ?

L'allumette s'enflamma. Le visage d'Alice parut moins féminin.

— Nous ne vous avons rien proposé, dit-elle. Ce n'est pas notre travail de proposer du travail. Nous analysons le terrain...

— ... quand il y a un terrain, conclut Kol Panglas.

Ulysse émit un rire dont le manque de puissance et d'expressivité le plongea dans une profonde détresse. Trois doigts donnaient maintenant des signes de cyanose. Il les trempa dans un liquide sans se soucier de la nature de cette solution gazeuse. Les bulles eurent immédiatement un effet tranquilisant. Il déplaça le quatrième doigt pour le plonger lui aussi dans la substance en ébullition. Le pouce était douloureux, mais sans signes alarmants.

— Maintenant, dit Alice, soyez sage et sucez-les.

— Ensuite j'irai me coucher, dit-il.

Elle approuva d'un signe de tête. Kol Panglas avait l'air d'accord lui aussi. Il allumait lui même le cigare éteint, gonflant ses grosses joues parsemées de poils raides et noirs.

— Je m'inscrirai demain, dit Ulysse. Ça ne presse pas. Le départ de papa m'a un peu bouleversé. Et puis je m'étais attaché à Omar.

— Omar Lobster ?

Les yeux de Kol Panglas le scrutaient.

— Omar... je ne sais plus. Non ! Non ! Pas Lobster ! Omar. Je ne lui ai pas demandé son nom. Vous savez, sur les quais, on se rencontre et ça ne tient jamais plus de quelques jours. Des Omar, j'en connais d'autres.

La substance qu'il venait d'ingérer en se suçant les doigts le rendait volubile. Mais il résistait honorablement à la tentation de s'en tenir à la

vérité. Pourquoi la Compagnie s'intéressait-elle à Omar Lobster ? Le seul homme de sa connaissance qui ne croyait pas à la réalité de NL ?

— De quelle réalité s'agit-il, Ulysse ?

Alice Qand s'était approchée. Elle sentait l'homme, sans doute parce que la combinaison qu'elle portait avait appartenu à un homme. Ulysse tentait de résister au bavardage que lui inspiraient ces sollicitations obscures. Cette conversation était bien loin de ressembler à ce qu'il savait des tests ordinairement entrepris par la Compagnie pour détecter le chômeur exceptionnel. Mais sa méfiance, mise à rude épreuve par la substance, était réduite à peu de chose. Même son vocabulaire n'avait plus grand-chose à voir avec ce qu'il connaissait de la langue et des usages conversationnels. Il était temps d'aller se coucher. Ses doigts avaient retrouvé leur couleur naturelle. Aujourd'hui, ils avaient été affectés par un petit incident sans importance. Mais qu'en était-il de la curiosité qu'il avait éveillée dans l'esprit de ses interlocuteurs ?

— Nous ne sommes pas curieux, dit Alice Qand, ni Kol ni moi-même. Nous sommes heureux de vous revoir et désolés de vous trouver au chômage. Vous devriez aller dormir et demain, vous vous inscrirez au chômage. On ne vit pas sous les ponts, ici !

Elle éclata de rire. Sa langue valsait dans une bouche parfaitement dentée. Bouche dans laquelle il lui était arrivé d'éjaculer. Mais il ne se souvenait pas du degré d'intensité ressenti alors. Et ces choses qui s'effaçaient sans explication le rendaient facilement irritable, et donc dangereusement vulnérable. Que voulaient-ils savoir sur Omar Lobster, que lui-même ignorait ? Et où le savant emportait-il papa ? Dans quelle aventure que ce vieux patapouf de papa n'avait plus la force mentale de vivre ou de revivre ? Les gens semblaient se suivre, se poursuivre, se persécuter ou le contraire et lui, Ulysse, qui portait le nom du plus grand voyageur de l'Histoire, végétait dans une contrée où les seuls vaisseaux étaient des trains d'icebergs qu'on conduisait dans l'hémisphère Sud pour pallier le manque d'eau et organiser la survie de ses populations. La réalité si claire et si bien organisée des livres et autres ouvrages de l'esprit n'était même pas un chaos qui a au moins l'avantage d'être complet à défaut d'être compréhensible. Elle apparaissait ici dans ses fragments les moins subtils, forçant l'existence à se dénaturer à leur contact jusqu'à ne plus avoir le sens qu'on attend toujours des questions posées à l'univers, même s'il s'agit encore de ne penser qu'en marge de la vérité.

— Vous feriez bien d'aller vous coucher, Ulysse.

Il les laissa. Dehors, le vent agitait les câbles retenant les icebergs au quai. La neige avait cessé de tomber, mais aucune trace de pas n'indiquait les chemins. Il avait rendu la clé de sa chambre. Étant viré de la Compagnie, il ne bénéficiait plus des avantages liés à cet emploi privilégié. Il fallait retrouver le chemin de l'hospice. Il haïssait les moines, mais Omar Lobster lui avait écrit un petit mot de recommandation. Ce n'était pas trop cher payer pour une nuit. Demain, il serait inscrit au chômage et pourrait alors dormir dans les locaux municipaux réservés aux chômeurs. L'hospice manquait de confort, c'était bien connu. Par exemple, on ne pouvait pas y faire ses besoins. Rien n'était prévu pour se vider. On n'y

mangeait pas non plus. En échange d'une participation aux prières, même silencieuse, on pouvait dormir dans un lit et les dortoirs étaient chauffés.

Il s'arrêta instinctivement devant les installations hôtelières de la Compagnie. Les cheminées rejetaient leurs odeurs directement à l'intérieur des gros nuages noirs qui occultaient le ciel et tout ce qu'il contenait, isolant ce monde clos déjà fort limité par des frontières terrestres bien défendues. L'enseigne de l'Hôtel des Cadres s'étendait sur toute la longueur de la toiture. Le porche d'entrée était illuminé par des lampes-tempête. De chaque côté, le parking, parfaitement déneigé, alignait un grand nombre de véhicules en tous genres. C'était des veinards, les cadres. Ils se déplaçaient comme ils voulaient dans le périmètre. L'ouvrier avait moins d'amplitude, étant contraint à des chemins définis par son métier. Ulysse n'avait pas aimé la vie de stagiaire qu'il avait prise pour un avertissement, mais il en avait accepté le principe et avait fait beaucoup d'efforts pour ne pas exprimer ses réserves. Il n'aurait pas fait un bon ouvrier, mais pas mauvais non plus. Et il n'avait aucune ambition. C'était peut-être ce qui finissait toujours par le perdre.

Il était en train de réfléchir à des systèmes de revanche quand un détail attira son attention. Il descendit dans le parking. C'était interdit aux clodos et même aux chômeurs. Et seuls les chauffeurs pouvaient se permettre de rejoindre leur véhicule. Peut-être aussi les nettoyeurs de pare-brise et quelques autres vendeurs à la sauvette qui avaient leur utilité sociale. Ulysse avait souvent observé le visage joyeux des enfants de cadres à qui des marchands de jouets ou de friandises proposaient leurs suppléments de bonheur. Il faut de tout pour faire un monde. Mais cette après-midi-là, le parking était désert. Les pare-chocs formaient une ligne noire d'un bout à l'autre, sauf devant le porche où une moto était garée. Ulysse pressa le pas, les yeux fixés sur le garde-boue arrière de la moto. Il n'avait connu qu'une moto de ce type. Il ne pouvait pas y en avoir une autre. Et c'était bien la moto qu'Omar Lobster prétendait conduire dans le Sud avec papa sur le siège arrière. Celui-ci sentait la merde et c'était celle de papa. Ulysse avait cessé de respirer. Il manqua de tourner de l'œil. Heureusement, un domestique l'avait observé à travers le judas et il était sorti pour le renseigner à coups de pied au cul. Ulysse résista en grognant. Il signala ses bonnes intentions en se contentant de retenir le pied du domestique. Comme celui-ci résistait aussi, il le flanqua par terre et lui écrasa le visage sous sa semelle.

— Je veux voir papa, rugit-il. Je te demande rien d'autre. Va dire à papa que son fils est dehors en train de se poser des questions qu'il vaudrait mieux lui poser à lui si tout le monde veut dormir ce soir.

Le domestique, qui souffrait en grimaçant, prétendit qu'il n'y avait aucun papa à l'intérieur de l'hôtel, en tout cas pas celui d'Ulysse.

— Et alors qu'est-ce qu'elle fout sa moto devant ta porte, larbin !

Étonnement du domestique.

— Mais enfin ! Je le saurais si monsieur Kol Panglas avait un fils. Vous n'avez pas l'allure d'un fils de cadre.

Ulysse se sentit grandir, comme s'il était sur le point d'infliger au monde entier la leçon qu'il méritait selon lui depuis longtemps, depuis toujours en fait.

— Tu veux dire que c'est la moto de Kol Panglas ?

— Je n'ai pas dit autre chose, cracha le domestique.

Il ne cracha plus dans l'instant suivant. Ulysse le laissa inanimé. On était sorti et il fuyait. Son esprit s'embrouillait dans la neige qui recommençait à tomber. Kol Panglas lui devait une explication. *Mais attention, Ulysse, c'est pas des novices ces décideurs.*

GUS VI

Derrière lui, les chiens jappaient, mais les voix d'homme lui parvenaient presque clairement. Une moto pétaradaient. La voix d'Alice perçait la rumeur. Elle devenait hystérique au fur et à mesure que l'obscurité s'installait. Un réverbère s'alluma dans un grand bruit d'étincelle. Il en fut aveuglé pendant une bonne minute. Il continuait de courir, mais son allure s'était ralentie. Ils ne tarderaient pas à le rattraper. Les chiens d'abord. Il avait une sainte horreur de ces animaux. Il ne résisterait pas à la première morsure. Il se retourna sans cesser d'avancer et les insulta en montrant le poing. Il avait encore oublié de mettre ses gants. Il constata que le petit doigt avait gonflé à tel point qu'il était deux fois plus gros que le pouce. En même temps, il ressentit une douleur aiguë. Et tandis que ses poursuivants se signalaient par leurs ombres portées, un rai de lumière traversa le chemin et une autre ombre s'y projeta juste le temps d'étendre un bras puissant qui s'enroula autour du cou du fuyard. Puis tout s'éteignit.

Quand il reprit conscience, les chiens aboyaient toujours et la moto semblait tourner en rond au milieu des cris. Alice donnait des ordres. On entendit même un coup de feu.

— C'est une fusée éclairante, dit quelqu'un. Regardez !

La fenêtre s'illumina, puis une autre fusée augmenta encore l'intensité de cette lumière verte. Ulysse vit alors le visage serein, voire reposé, de celui qui avait été GMG, initiales que ses détracteurs avaient traduites par Gus Mama Gus par référence à un tueur en série qui rôtiissait ses victimes à petit feu pour les donner à ses chiens. Vingt ans, ou plus, avait passé et le visage de GMG n'avait pas pris une ride. On aurait dit qu'il était l'exacte reproduction de ce qu'Art God Art en avait fait chez Marvel dans les aventures du Gorille Urinant. Le peu de lumière qui éclairait la pièce n'était pas étranger à cette impression. Il y eut encore deux fusées, puis l'obscurité s'installa dehors et à l'intérieur. La moto sembla se rapprocher, comme si Kol Panglas, qui la conduisait, et Alice Qand, assise à califourchon sur le siège arrière, prenait maintenant le temps d'observer la façade de l'immeuble et ses innombrables fenêtres. C'était El Edificio de los Veteranos, un cadeau que le Mexique avait fait aux anciens de l'Espace Itératif, et Gus Mama Gus, en temps que voyageur du futur et témoin de rencontres aliènes en territoire non moins étranges, bénéficiait d'une hospitalité à 80% selon les termes du contrat qui le liait encore, malgré son âge et l'état déclinant de sa santé, à la NASA. Les chiens avaient disparu. Seules les lampes torches continuaient d'explorer la nuit polaire. Mais on n'entendait plus leurs voix. Par contre, Kol Panglas n'avait pas coupé le moteur. L'embrayage patinait en sifflant.

— Il hésite, dit Gus. C'est un sacrément bon flic ! Il a l'instinct.

Gus se dissimulait derrière le rideau pour observer l'attitude des deux complices. Ulysse n'en croyait pas ses yeux.

— J'ai tout vu sur les écrans, dit Gus. Comment vous avez tabassé le valet de chambre et comment ça aurait pu se terminer si je n'avais pas provoqué

une panne de l'éclairage public. Je travaille à mi-temps pour la Compagnie. L'État mexicain en est un des principaux actionnaires. C'est compliqué leur truc. Je vous expliquerai.

Dehors, Alice s'était éloignée de la moto et Kol Panglas actionnait la manette des gaz sans toutefois faire hurler le moteur. C'était comme la musique d'un film et le vieux flic semblait s'y connaître en effets dramatiques. Ulysse en tremblait. Il avait empoigné la main que Gus lui tendait. Elles étaient moites toutes les deux. Et Alice promenait le faisceau de sa lampe sur les façades de la place, révélant par fragments l'organisation complexe du Centre de Retraite. Au milieu, une statue pissait dans un coquillage, mais c'était un jet de lumière et Alice joua pendant un moment à le faire disparaître en interposant la crosse de son fusil. Kol aussi était armé.

— Vous l'avez échappé belle, dit Gus. Ces gens-là ne plaisante pas. Je n'écris plus rien sur le sujet depuis que j'ai eu les ennuis que vous savez.

— C'était dans le Marvel ?

— Marvel n'a pas eu l'autorisation d'en parler, mec !

— Alors je n'en sais rien. Vous m'expliquerez.

— On n'aura pas le temps. Vous ne pouvez pas rester ici.

Le rideau frémissait dans le souffle saccadé que Gus imposait à ses poumons pour maîtriser sa peur. Détail qui provoqua une sourde panique chez Ulysse. Kol avait des yeux de lynx. Et pour ajouter à l'angoisse, un jet de lumière entra, illuminant un carreau dans lequel le visage maintenant crispé de Gus apparut dans une transparence trouble. L'ancien journaliste était paralysé. Ulysse, accroupi à ses pieds, retenait une colique bruyante.

— Forcément, dit-il, mes traces s'arrêtent à la porte d'entrée...

— Je les ai effacées, mec. Ne vous inquiétez pas. D'ailleurs Alice Qand est remontée sur la moto. Elle est en train de faire son rapport dans l'oreille de Kol Panglas.

— Ça n'en finira pas ! fit Ulysse en se tenant la bouche à deux mains.

L'odeur du petit doigt aurait dû l'inquiéter, mais il avait d'autres chats à fouetter et fit un roulé-boulé vers ce qui pouvait être, selon son estimation, le milieu de la pièce. Ses jambes s'immobilisèrent sur une table basse. Le chat qui se nourrissait des restes d'un repas miaula discrètement. Il était au parfum. Son maître avait des habitudes de clandestin. Un maître en la matière, espérait Ulysse. Cependant, il murmura à travers ses doigts :

— Il ne partiront jamais ! Je les connais !

— Calmez-vous, mon ami ! Ils ne peuvent pas entrer sans ma permission. C'est moi le gardien de l'immeuble. J'accumule les tâches pour survivre à l'angoisse. Sinon, j'ai pas besoin de ça. Excusez-moi si je suis pas au chômage.

— Dites-leur de partir !

— Sous quel prétexte ? C'est des cadres, mec ! Et du Secteur Sécuritaire. J'ai pas d'influence sur ces brutes. Vous m'avez vu ?

Alice avait fini de renseigner Kol Panglas. Elle se tenait maintenant toute droite derrière le vieux flic qui continuait de doser les gaz comme si le film n'était pas terminé. Ulysse avait sommeil. Il bâilla bruyamment, pressant ses pouces sur les condyles pour soulager la douleur.

— Vous devriez la fermer, mec, dit Gus d'une voix grave qui annonçait le malheur. Ils ont l'oreille fine. On les équipe d'un système hypersensoriel. Il n'a pas coupé le moteur pour mesurer les différences de potentiel. C'est le bruit de référence qui lui sert d'unité. De plus, votre voix est fichée. Si vous continuez de faire le con, il va vous repérer et c'est moi qui l'aurais dans le cul, en commençant par la grosse bite d'Alice. C'est pas ce que je souhaite à ma vieillesse, mec.

Ulysse pensa qu'il n'aurait pas autant de chance. Ce serait plutôt le cric qu'on lui mettrait dans le cul pour lui apprendre à vivre, alors qu'il était assez jeune pour apprécier encore les qualités de la bite d'Alice. Mais Gus n'était pas pédé. Pas fétichiste non plus. Il avait droit à une retraite tranquille dans le cul du monde à condition de ne pas mettre des bâtons dans les roues de la moto de Kol Panglas, laquelle était d'ailleurs la moto de papa. Art avait retracé l'histoire de cette propriété. Ça remontait à la deuxième guerre mondiale. On disait même que K. K. Kronprinz était monté dessus et qu'il aurait mieux fait de se casser une jambe. Selon le *Supplément*, il était Mort. Aliz et Anaïs chevauchaient cet engin dans tous les numéros de Gor Ur, cuisses à l'air et les cheveux au vent. Le « Pépère » qui apparaissait en couverture avait piqué la moto au Prinz et une autre couverture montrait le flic espagnol à poil sur le siège et le cul lacéré par le fouet d'Anaïs.

— Vous feriez bien de vous calmer, mec, dit Gus.

Il n'avait pas bougé et le rideau le trahissait, il le savait. Le chat continuait de grignoter dans une assiette entre les jambes d'Ulysse qui n'osait plus bouger lui non plus. Il pensait à un tas de choses en rapport avec ce qu'il était en train de vivre, mais Gus ne pouvait pas savoir que c'était important.

— Ils montent ! s'écria-t-il.

Il se projeta hors du rideau, pieds en avant pour se recevoir sur le tapis où Ulysse avait posé sa tête. Le choc fut étrangement violent et indolore, une sensation de bien-être ou en tout cas de promesse hallucinatoire selon Ulysse qui beugla comme le taureau qui était en lui.

— Foutez-vous au lit, grogna Gus contre son nez. Et ne montrez que votre cul !

— Mais Alice le connaît, mon cul ! Elle et moi... !

— Foutu merdier !

Gus se croyait dans les ruines d'une rue de Bagdad. Il arracha Ulysse à ses stupeurs et le porta dans le lit. Le cul fut mis en évidence au milieu des draps.

— Avec un peu de merde, elle n’y verra que du feu. Chie !

Et comme Ulysse n’arrivait pas à exprimer sa colique, Gus se mit à lui chier dessus, barbouillant les fesses avec ses propres fesses.

— Je vais sentir la merde mais je m’en fous ! hurla-t-il.

Ulysse ne respirait plus. Il mordait un coussin couvert de sécrétions et de poils. Des plumes picorait sa langue. C’était dingue, comme situation !

— J’savais pas que vous étiez pédé, Gus, fit Kol Panglas en entrant.

Alice Qand bandait déjà. Gus perdit connaissance et s’écroula sur la table. Le chat poussa un miaulement de mort. Une assiette sauta en l’air, répandant des arômes de ketchup. Dans le lit, Ulysse mourait de honte. La grande bite d’Alice se dressait au-dessus de lui. Son ombre sur le coussin en témoignait.

— On l’a trouvé, disait Kol dans son téléphone. Chez Gus. GMG, oui. On l’emballe et on vous l’amène. Il s’est chié dessus. Gus est tombé dans les paumes. Le chat ? Quel chat ?

Ulysse sentit alors la douceur d’un gant de toilette qui faisait mousser sur ses fesses un savon aux senteurs printanières. Alice chantonnait une berceuse, s’appliquant à bien lubrifier l’anus. Elle n’avait pas cessé de bander. Ulysse aussi bandait. Il était plongé dans une eau tiède qui sentait le volcan. Alice avait aussi shampooiné sa tignasse.

— T’as la gangrène, mec, fit-elle. On va te couper le doigt, peut-être la main. On t’avait dit de te tenir tranquille.

— Il est où mon papa ? Qu’est-ce que vous en avez fait ?

— Il se fait du souci pour son papa ! lança Alice à la cantonade parce que Kol avait raccroché son téléphone.

Il entra dans la salle de bain. Il avait gardé son casque et ses lunettes de route. Ulysse reconnut la peau d’ours qu’Omar avait achetée à Roger Russel. Elle portait malheur, cette moto !

En un tour de main, Ulysse se retrouva empapillonné dans une sortie de bain. Kol l’envoya sans ménagement dans le canapé où Gus soignait ses blessures. Il avait l’air terrorisé.

— Pour un terroriste, c’est normal, rit Kol. C’est comme toi, Ulysse : t’as l’air con parce que t’es con.

D’ordinaire, ce n’était pas le genre de plaisanterie qui faisait marrer Kol. Alice non plus n’appréciait pas en général l’humour des masses. C’était deux espèces d’aristocrates qui savaient mesurer exactement les effets des phénomènes extérieurs sur leur mental exercé dans toutes les circonstances. Mais Ulysse n’avait pas la force d’y réfléchir. Il était surtout préoccupé par le sort de son papa et accessoirement par celui d’Omar qui était peut-être complice de Kol et d’Alice et donc d’un système qui allait le broyer avant même que le ciel lui tombe sur la tête pour le détruire lui aussi et emporter ses restes en enfer s’il était prévu que quelque chose existe encore après la fin. Kol prétendit le rassurer :

— Il va bien, ton papa. Tu le verras demain.

Encore une nuit ! ne put s'empêcher de penser Ulysse. Gus le regardait en coin, serrant les dents pour calmer une douleur inexplicable autrement que de l'intérieur.

— On n'est pas dans un film, réussit-il à couiner. On a tout le temps de crever. Tu reverras jamais ton papa.

— On est où alors ? fit Ulysse.

— T'inquiète, dit Alice. J'ai jamais fait de mal à un ami. Il faut qu'on soigne ton bobo. C'est sérieux, la gangrène, mec.

— Il dit pas le contraire, fit Gus.

Ils avaient déjà injecté le poison. Ça sentait la merde. Ulysse se sentait parfaitement bien, propre et serein.

— Tu pensais tout de même pas passer la nuit dehors, dit Kol.

Il pianotait sur le clavier de son téléphone. Gus n'avait pas de terminal. C'était pas prévu dans son bail et il s'en foutait. Il avait quand même eut la présence d'esprit de prévenir le Central par l'intermédiaire d'un bouton à l'ancienne, un truc avec un ressort dedans et qui faisait une étincelle quand on appuyait dessus. Kol n'avait pas tiqué. Il connaissait la procédure. Et il venait de l'appliquer sans trop se soucier des détails. Les clandestins étaient admis dans l'enceinte de l'Edificio à condition de n'avoir pas commis de crime de sang. Ce qui semblait être le cas d'Ulysse. Il n'avait pas réagi au détecteur. Ou alors il avait trafiqué sa puce. Ce qui n'était pas rare et donc pas impossible. Mais Gus, qui avait été un homme d'action, l'aurait aidé à changer les données et même les paramètres. Ulysse était le fils de Sartoris et Gus éprouvait un profond respect pour ce vieux compagnon d'armes. De plus, Ulysse avait raison de s'inquiéter pour son papa qui n'était peut-être plus de ce monde, même si Marvel l'avait classé dans les Vivants. On pouvait toujours mourir si des crapules l'avaient décidé. La Compagnie était dirigée par des crapules. Et c'était un domestique qui avait viré Ulysse en l'accusant d'un incident qu'il n'avait pas pu provoquer parce qu'il était aux commandes de rien du tout. On ne confie pas un vrai travail aux stagiaires. On se contente de les tester. La Compagnie avait donc d'autres projets pour Ulysse et son destin était entre leurs mains. Ces mains, pour l'instant, c'était celles de Kol Panglas et d'Alice Qand, et Ulysse demandait à Gus s'il savait quelque chose au sujet de son papa. Gus ne savait rien.

La fenêtre s'illumina, mais cette fois, ce n'était pas la lumière d'une fusée. Un véhicule de la Sécurité manœuvrait devant l'Edificio. C'était le panier à salades. Ils étaient en retard parce qu'on avait ajouté le module sanitaire, ce qui prend toujours du temps. Deux types en blanc en étaient descendus et se tenaient près de la porte coulissante qui avait fait un bruit sinistre en s'ouvrant automatiquement.

Une minute plus tard, DOC entra dans l'appartement de Gus. Kol l'aida à se débarrasser de sa lourde combinaison puis le médecin s'arrêta devant la peau d'ours que Kol avait négligemment jetée sur un fauteuil.

— On n'en fait plus des comme ça, dit-il en claquant la langue. Ça fait des siècles que j'en ai plus vu.

— Vous revenez de Mongolie, non ?

— Ouais. Mais des comme ça, je pense même que j'en ai jamais vu. C'était l'ADN d'Omar Lobster, vous êtes sûr ?

— Je répète ce que dit le labo, grogna Kol.

Gus pinça le bras d'Ulysse pour l'inviter à se taire. Dans ce genre de circonstances, on attend qu'on vous pose les questions. On répond jamais avant. Les yeux de Gus tournicotaient ses paupières. Il en chialait. Ulysse se mordit la langue en pensant au sable blanc d'une plage hawaïenne qu'il n'avait jamais atteinte parce que le bateau s'était arrêté en pleine mer à cause d'une avarie et il avait rebroussé chemin au bout de trois jours de travaux de réparation. DOC le secoua.

— Vous dormez ? Qu'est-ce que vous lui avez mis ?

Alice montra une capsule. Elle sentait le printemps de la savonnette. DOC en fut tout émoustillé. Il se pencha sur Ulysse et examina le fond de son œil avec un outil tranchant.

— Vous êtes sûr que c'est lui ? dit-il. Il est salement amoché. Qui a tiré le premier ?

Gus se redressa.

— Mais personne n'a tiré ! J'en suis témoin !

— Faites-lui fermer sa gueule, dit DOC sans perdre patience.

Les chiens recommencèrent à aboyer. Leur nombre avait augmenté, à en juger par la profondeur de leur chant.

— Vous zavez jamais été mordu ? demanda DOC.

Ulysse fit nom de la tête, mais sans s'intéresser à sa réponse, car Gus était emporté par deux gardes. Il ne protestait pas. Il trotta au dessus du plancher sans le toucher.

— J'ai jamais été mordu, dit Ulysse sans apprécier vraiment ce qu'il était en train de révéler, mais j'ai failli l'être comme mon papa a failli mourir dans un combat. Mais on s'en est bien tiré l'un et l'autre. Je n'ai jamais tué personne.

— Vous étiez avec John Cicada à Walala, dit DOC. Il y a des témoins. Vous avez tué deux types qui ne vous avaient rien fait.

— John Cicada est Mort. Je suis Vivant. Vous êtes Marvel.

DOC parut désespéré.

— Les moines n'en veulent pas. Le Mexique fera des histoires si on le laisse traîner par ici. Dites à Gus qu'il va avoir de sérieux ennuis s'il continue de nous emmerder.

— Qu'est-ce que vous comptez en faire ? dit Kol.

DOC réfléchissait en se grattant le nez.

— On peut pas le laisser crever, reconnut-il.

C'était une moitié de réponse. Kol eut un geste d'impatience. Il écrasa sur le plancher un cigare à peine entamé, ce qui fit sourire Alice. Elle ne ratait jamais rien pour alimenter sa connaissance de l'homme. Et elle notait tout dans un coin de sa tête. Ni vu, ni connu. Ulysse lui adressa un sourire sans mauvaises pensées. Elle pensa même qu'il commençait à se livrer. Ça n'avait aucun sens pour le moment, mais elle en saurait finalement assez pour retrouver sa place dans la société. Elle jouait en finesse, car elle ne disposait d'aucun pouvoir décisif. Kol était son supérieur. Et c'était un sacré con.

BAT BAT II

Alice lui raconta comment Kol était revenu avec la moto. Il avait disparu depuis deux jours et voilà qu'il se ramenait avec la moto qu'Omar Lobster avait achetée à Roger Russel. Il portait même la peau d'ours et sa tête était coiffée du grand chapeau de cuir que personne ne pouvait avoir oublié. Roger Russel et les deux filles avaient piqué la voiture de Sartoris. Ou il ne se souvenait pas de la leur avoir vendue. Le fait est qu'Omar avait décidé de poursuivre son voyage vers le Sud. Allez savoir pourquoi. Et il avait proposé à Sartoris de l'emmener sur la moto. Kol Panglas s'était alors lancé à leur poursuite et il était revenu deux jours plus tard sur la moto, portant la peau d'ours et le chapeau de cuir, sans rien expliquer de ce qu'il s'était passé. Alice en avait informé la hiérarchie, mais on lui avait laissé entendre que ça ne la regardait pas.

Maintenant, le véhicule sanitaire était bloqué dans une tempête de neige et Ulysse se remettait des injections que Kol avait ordonnées. Il était couché dans un brancard, revenant à la réalité parce qu'Alice surveillait d'autres injections qui le rendait loquace. Il n'arrêtait pas de parler. Il avait à peine écouté ce qu'Alice lui avait raconté au sujet de Kol et de la moto. Elle n'avait pas entendu parler du corps céleste qui menaçait de détruire le monde et peut-être même l'humanité, mais elle le croyait. Elle pensait elle aussi que ça devait arriver, mais pour d'autres raisons qu'il était maintenant en train de discuter alors qu'il n'y avait pas compris grand-chose.

De temps en temps, elle jetait un œil dehors en baissant le volet extérieur d'une petite ouverture pratiquée près de la toiture. Il s'efforçait d'y voir autre chose qu'une simple tempête. Sa conversation était devenue très compliquée.

Il fallait attendre une accalmie avant de reprendre la route vers le Centre Hospitalier. Un des chauffeurs était assis près d'un écran qui diffusait des nouvelles. Il avait entendu parler de NL. Il avait vu les photos à la télé. Et les gens qui couraient dans tous les sens parce qu'il n'y avait plus nulle part où aller.

— Autant rester ici à attendre, dit-il.

Il mâchait sans arrêt des gomme qu'il extrayait d'une poche intérieure de sa blouse. Il était nerveux et ne le cachait pas. Les tempêtes de neige paralysait son cerveau. Il se sentait alors à la merci de l'angoisse, mais il savait se tenir. Il parlait à un psychologue et n'avait aucune envie que celui-ci se méprenne sur sa personnalité parfaitement conforme à ce que la Compagnie pouvait attendre d'un homme normal. Il hésitait à cause des jambes croisées d'Alice qui lui faisaient une drôle d'impression, mais il n'en parla pas, se contentant de rechercher une approbation silencieuse dans le regard figé d'Ulysse qui parlait d'autre chose.

Kol était parti avant la tempête. Il avait dû atteindre le Bureau de Vérification à temps pour remettre son rapport aux autorités. Alice n'en doutait pas. Kol était un bon professionnel malgré son caractère de chien et ses idées rétrogrades. Alice ne lui en voulait pas. Elle l'avait même

aimé. Le regard du chauffeur s'illumina, comme s'il découvrait soudain qu'il était prisonnier d'un monde de pédés, ce qui amusa un moment Ulysse. Alice aussi se félicita de cet instant de lucidité.

Elle n'avait pas dit pourquoi Kol s'était lancé à la poursuite d'Omar Lobster et par conséquent de papa qui voyageait sur le siège arrière de la moto. Rien non plus sur ce qui était arrivé à Omar et à papa. Ulysse parlait, parlait, parlait pour ne pas le savoir. Il imaginait un récit compliqué qui lui apprendrait des tas de choses qu'il ignorait à la fois sur le monde et sur papa. Il n'y avait pas de Marvels à bord. Juste une télé branchée sur un réseau annexe spécialisé dans les rencontres sportives en tous genres. On n'était même pas connecté au Central. Une mesure d'économie. Kol devait être furieux. C'était le moment de réfléchir aux projets qu'il était en train de développer au détriment des autres qui devaient se contenter d'admettre les faits au fur et à mesure de leur occurrence. Alice avoua avoir du mal à s'adapter à ce style de travail. Elle ne prenait plus aucune décision. Le chauffeur admit qu'il n'était pas contre une dose raisonnable de décision personnelle, mais en général, il ne détestait pas suivre une ligne de conduite, à la condition toutefois de ne pas se faire enguirlander tous les jours. Ce Panglas était infernal de ce point de vue. Il avala sa salive.

— On ne parle peut-être pas de la même personne, rectifia-t-il.

Décidément, Kol était une sacrée bête de travail. Alice lui reconnaissait une certaine efficacité.

— Vous devez lui faire confiance, dit-elle à Ulysse d'une voix qui avait le charme d'un suppositoire à l'eucalyptus.

— Et s'il a fait du mal à papa ?

C'était la vraie question. Alice tenait maintenant des propos rassurants. Ulysse avait pénétré dans un périmètre interdit au commun des mortels (ce qu'elle n'était pas) et il s'en était pris à l'intégrité physique d'un employé chargé de surveiller la zone sans autoriser la moindre discussion sur le sujet. Les faits étaient graves, mais pas sérieux.

— J'avais une raison valable, ajouta Ulysse. Imaginez l'état de mon cerveau quand j'ai constaté que papa n'était plus sur la moto.

Alice approuva. Il n'était plus question de sexe, seulement de conduite à tenir en cas de désordre. Ulysse n'avait même pas eu la sagesse de s'inscrire au chômage, ce qui allait compliquer les démarches administratives. Pour l'instant, il était nourri par perfusion et il avait un toit sur la tête, mais demain ? Et il n'était pas Indien et ne pouvait donc prétendre aux avantages de l'origine. Comme clodo, il ne durerait pas une minute. On les jetait vivants dans les poubelles pour leur éviter de mourir sur le trottoir. Avait-il conscience de la situation dans laquelle sa légèreté l'avait placé ? Sans compter que Kol était furieux.

— Il est souvent furieux, fit le chauffeur en secouant une main à la hauteur du visage d'Ulysse qui se laissa fasciner par ce mouvement répétitif.

— Continuez, dit Alice au chauffeur. Je n'aurai pas trouvé mieux.

Il continua. Ulysse cessa de parler. Il pensait de moins en moins. Mais le sommeil n'arrivait pas. Il avait terriblement envie de s'endormir, rêvant déjà de se réveiller dans le lit douillet d'une ménagère aux doigts gras et sirupeux. Un confit de canard jutait sur sa langue en même temps qu'un baba au rhum, conflit de saveurs qui provoquèrent une dangereuse tachycardie. Alice poussa le potentiomètre correspondant et le rythme cardiaque retrouva vite la vitesse de croisière idéale. Le chauffeur n'en revenait pas. Une pareille tragédie un jour de tempête. Il avait mal choisi le jour de sa mort, Ulysse... Hightower, lut-il sur la fiche avant de nouer sa ficelle au gros orteil d'Ulysse qui s'était arrêté au seuil de la mort pour faire autre chose.

— Ce mec peut pas rester ici, s'écria le chauffeur. Il supporte pas le climat. On est tous né chômeur et ya pas du travail pour tout le monde. Moi, je m'accroche. Et vous, m'dame, si je peux me permettre... ?

Alice décroisa et recroisa ses longues jambes soyeuses, les laissant apparaître dans l'ouverture boutonnée du tablier. Elle évitait en principe les conversations intimes avec le personnel, surtout si elle avait affaire à des types qui ne se doutaient pas qu'ils étaient aussi pédés qu'elle. Elle secoua la petite queue d'Ulysse qui émit un soupir de satisfaction. Le drain véhiculait des caillots rouges et noirs. Le chauffeur grimaça, grattant ses propres couilles.

— Ya rien sur la météo dans votre télé ? fit-elle.

— On a de quoi survivre une bonne semaine, madame. Faut pas s'inquiéter. Ça donne de mauvaises idées. J'suis pas ce genre de mec.

Il était rien, comme genre. Pas même bon à sucer. Elle jeta un œil sur l'écran de son téléphone. Rien non plus. Qu'était-il arrivé à Omar Lobster ? Et accessoirement à Sartoris ? Kol l'avait mordu jusqu'à l'os quand elle avait voulu en parler. Ulysse n'avait pas de chance, mais ce n'était rien à côté de ce qui allait arriver à l'humanité si Omar Lobster n'était plus de ce monde. N'en déplût à Art God Art qui le classait dans les Vivants. Ulysse étreignait cette cochonnerie intellectuelle quand il avait tourné de l'œil et que Kol en avait profité pour actionner le système de contention à distance. Il avait repris connaissance dans le brancard une heure après que la tempête eût commencé à brouiller les pistes et l'imagination. Le supplément de Marvel était resté chez Gus. Et Gus n'avait pas trouvé mieux que de se jeter dans son lit pour le lire. Alice frissonna. Ce monde la déprimait, mais pas assez pour l'apprécier.

Elle ouvrait le volet de temps en temps, regrettant d'être obligée de se servir de ses yeux à une époque où la surveillance connaissait des outils d'approximation d'une netteté exemplaire. Mais les véhicules sanitaires étaient associés aux voitures cellulaires, deux technologies peut-être compatibles sur le plan du déplacement, mais inconciliables sur celui de l'utilité. Et ce n'était pas la seule chose mal pensée qu'elle était dans l'obligation d'utiliser tous les jours pour accomplir son dur labeur de pré-sélection. C'était toutefois suffisant dans le cas d'Ulysse qui finirait dans une poubelle si son papa n'était plus de ce monde parce que Kol l'en avait retiré. Pourtant, en regardant bien dans le tourbillon des flocons, elle distingua le cheval des autres étrangetés projetant leurs ombres dans ce qui

n'était plus un paysage. Et sur le cheval, un cavalier qui dirigeait le faisceau de sa lampe en plein sur son visage. Elle cligna des yeux. Vision anachronique et donc parfaitement réelle. La moto avec Kol dessus serait passée pour une hallucination. De même un quelconque véhicule de la Compagnie qui n'envoyait personne en patrouille ni en mission les jours de tempête de peur de perdre un matériel précieux. Un cheval avec un homme dessus était quelque chose de vrai et elle y crut. Elle poussa même un petit cri de joie étonnée. Ulysse ouvrit les yeux, souriant comme un miraculé qui croit enfin au miracle malgré les preuves flagrantes de la supercherie.

— Les ours sont rares par ici, dit-il clairement.

Le chauffeur tourna une tête intriguée, du genre de celle qui est en train de se passionner pour un match de football et qui se laisse distraire par une remarque intelligente. Alice fronçait ses épais sourcils, se pinçant le bout du nez.

— Ce n'est pas un ours, dit-elle.

Ulysse se réveilla complètement. Le chauffeur souriait très différemment d'un miraculé. Il avait l'air encore plus con. L'autre chauffeur, qui dormait sur son siège les mains sur le volant, fut réveillé par une alarme sonore qui l'irrita. Il frappa du poing sur son écran.

— Qui c'est ? beugla-t-il.

Il n'avait pourtant pas l'habitude d'être dérangé en pleine tempête. Il s'épongea le front, interrogeant du regard Alice qui voyait de quoi il s'agissait et il attendait patiemment qu'elle éclaire sa lanterne. Elle dit :

— C'est un cavalier.

Ce qui supposait le cheval. Un cheval ici ? Ulysse émit un petit bruit pour signifier son incrédulité. Le chauffeur s'enfonçait, mais il n'avait pas le choix.

— Ouvrez le sas ! ordonna Alice.

Le chauffeur se souleva, répandant ses humeurs sulfureuses. Il tapota le code sur un clavier. Le sas s'ouvrit. À l'intérieur, un homme et son cheval attendaient, immobiles et silencieux.

— Entrez, fit le chauffeur.

Il s'écarta pour laisser passer l'homme et le cheval, refermant le sas par simple pression d'un bouton à l'ancienne. La neige se mit à fondre sur la robe du cheval. Sur l'homme, une peau semblable à celle que portait Kol depuis qu'il possédait la moto. L'homme ôta son chapeau de peau. Il inclina une tête que personne ne connaissait ici. Il avait les traits asiatiques et était plutôt grand et fort. Alice s'était approchée, glissant comme une hôtesse sur des patins de feutre, et Ulysse était plié comme un livre, retenu par les tuyaux et les fils qui le reliaient au système.

— Je suis Bat Bat, dit l'homme.

Le visage d'Alice s'éclaira comme si elle venait de tomber amoureuse d'une apparition.

— Je vous apporte des nouvelles de mon ami Omar Lobster.

Déclaration qui fut suivie d'une rumeur d'incrédulité de la part des témoins déroutés. Mais Alice tenait encore à un fil.

— Omar est vivant ? Dieu soit loué ! s'écria-t-elle.

Les chauffeurs n'avaient aucune idée de qui était cet Omar Lobster qui ne faisait pas partie de leur milieu. Par contre Ulysse tira sur les fils et les tuyaux autant qu'il put sans toutefois chercher à se libérer du système qui contrôlait ses perceptions.

— Vous avez des nouvelles de papa ? murmura-t-il comme s'il craignait de prononcer un arrêt de mort.

Bat Bat s'inclina encore, apparemment désolé de ne pas comprendre de quel papa il s'agissait et se doutant clairement qu'il ne pouvait qu'annoncer une mauvaise nouvelle.

— Si vous voulez parler de mon ami Arto... commença-t-il.

Ce qui eut pour effet d'augmenter les reliefs qui déformait douloureusement le visage d'Ulysse.

— Vous voulez dire Art ? dit Alice. Art God Art ?

Bat Bat sourit pour confirmer qu'il parlait bien de Art God Art et que celui-ci se portait bien. Par contre, il ne paraissait pas avoir des nouvelles de papa.

— Pourtant, dit Ulysse, il était sur la moto !

Bat Bat ne semblait pas avoir de nouvelles de la moto non plus. Et comme il n'était pas pressé, il prenait le temps de comprendre, scrutant les yeux qui le cernaient à la fois de la curiosité légitime de chacun et des reproches qu'on adresse généralement à celui qui ne répond pas clairement aux questions qu'on lui pose. Il était désolé, mais la morphologie de son visage n'en laissait rien paraître. Il pouvait constater à quel point le visage d'un européen d'origine est expressif quand on lui en donne l'occasion. Celui d'Ulysse était un film d'horreur.

— Arto et Tsetseg... dit Bat Bat et il joignit ses deux index, un geste appris d'Art qui l'utilisait fréquemment dans ses récits.

Pour lui, c'était une bonne nouvelle, mais ici, dans ce véhicule cellulaire et sanitaire à la fois, seul Ulysse savait de quoi il parlait. Il en paraissait complètement éberlué. Art s'était servi de la réalité pour raconter des histoires, un truc dont n'étaient pas capables la plupart des auteurs qu'il fallait considérer comme des génies sous peine de passer pour un imbécile. Mais les fils et les tuyaux commençaient à produire de la douleur. Il se recoucha, actionnant la pompinette à antalgiques. Il devenait frénétique. Même le cheval était vrai. Et il était là, ne demandant qu'à être flatté pour accentuer sa réalité.

— Ça va, dit Alice. Vous ne rêvez pas. Calmez-vous.

Bat Bat était en train de se reprocher son importunité dans sa langue lointaine. Alice le rassura. Il était le bienvenu. Elle se souvenait vaguement d'avoir vu ce nom dans le supplément de Gor Ur, mais ça

n'avait aucun sens. Elle toucha la bouche du cheval pour s'assurer qu'elle n'était pas sous influence.

— Donnez-nous des nouvelles d'Omar, demanda-t-elle enfin.

Bat Bat n'avait que de bonnes nouvelles au sujet d'Omar Lobster. La dernière fois qu'il l'avait vu, il était dans une colère noire parce que quelqu'un lui avait piqué sa moto. Il était arrivé par le train. Seul et sans bagage.

— Je suis désolé, dit-il tristement en caressant le pied nu d'Ulysse qui replia tous ses orteils pour ne pas crier sa douleur.

Il savait donc où était Omar. Alice le regarda comme si elle venait de le condamner à mort. Elle le tenait par les épaules, le regardant au fond des yeux pour lui faire comprendre qu'il devait maintenant se taire parce que Kol était certainement à l'écoute. C'est grand, l'Asie. Comme Bat Bat s'était aussi exprimé dans sa langue, Kol savait qu'Omar était en Mongolie. Mais c'est grand, la Mongolie. Maintenant, Kol attendait qu'elle fasse dire à Bat Bat où se trouvait Omar en ce moment. Il n'y a pas beaucoup de gares de chemins de fer en Mongolie. Elle se mordit les lèvres. Elle avait un instant songé à sacrifier la vie de Bat Bat pour protéger celle d'Omar. Mais à quoi bon ? Il ne faudrait pas longtemps à Kol pour retrouver la gare. Il avait des dizaines d'agents sur le terrain. Alice s'était plongé dans un profond silence. Son esprit s'embrouillait. Personne pour l'aider à sauver Omar, excepté Bat Bat qui connaissait le chemin et les moyens de survivre dans le Grand Nord. Elle se mit à souhaiter que la tempête dure des jours, le temps nécessaire à brouiller les pistes si jamais Kol se mettait en tête de la pourchasser comme il aimait le faire quand l'occasion se présentait. Jamais elle n'arriverait à temps pour sauver Omar des griffes de la Compagnie qui avait clairement exigé sa peau. Et tant pis pour Ulysse qui ne servait plus à rien.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Elle ouvrit le sas sous prétexte d'y enfermer le cheval qui ne pouvait pas crotter dans la cabine sans causer de malaises. Ulysse approuva. Puis elle invita Bat Bat à la rejoindre pour l'aider à préparer le sas pour que le cheval s'y sente le mieux possible. Les chauffeurs ne s'intéressaient plus à ce qui se passait dans leur dos. Seul Ulysse demeurait vigilant, à deux doigts d'exprimer sa méfiance. La porte du sas se referma. Les chauffeurs refermèrent aussi la porte de la cabine de conduite, sans doute pour se livrer au sommeil réparateur. Ulysse se retrouva seul. Il attendit longtemps avant d'appeler Alice.

Pas de réponse. Il tenta d'impliquer au lit un mouvement vers l'avant pour se rapprocher de la porte du sas. Mais les roues étaient bloquées. Et plus le temps passait, moins il se sentait confiant. Il ne croyait plus à ce qui venait de se passer. La porte du sas demeurait solidement fermée. Pas un bruit de sabot. Comment se déconnecter du système à un moment aussi complexe ? Il compta les fils et les tuyaux, les compta de nouveau, ne trouvant pas le même nombre et recommençant plusieurs fois avec la même imprécision. Les pièces métalliques qui pénétraient dans sa chair étaient fermement assujetties. Pas d'écrou, pas une vis, ni clip, ni goupille. C'était comme soudé à l'os. Et les fils électriques couraient sous sa peau sans solution d'interruption. Il allait hurler si personne n'intervenait. Il frappa durement

le métal des protections latérales, provoquant un bruit d'enfer. Personne n'arriva, ni Alice qui n'ouvrait pas la porte du sas, ni les chauffeurs qui devaient dormir à poings fermés comme c'était leur droit.

Alice n'avait pas fermé le volet de la fenêtre d'observation. La neige en masquait totalement la probable transparence. Impossible de se soulever pour jeter un œil. *Pourquoi ne pas dormir moi aussi ?* se dit-il.

Il s'apaisa. C'était la nuit sans doute. Le véhicule était à peine chahuté par la tempête. L'insonorisation était parfaite. Le mieux était de se laisser gagner par un sommeil aussi légitime que celui des travailleurs. Mais sa pensée revenait au point de départ fixé par Bat Bat. Qu'était-il arrivé à papa ? Quel sort lui avait réservé Kol Panglas ? Alice ne semblait pas en savoir plus sur le sujet ? Mais elle avait eu une idée et alors elle avait attiré Bat Bat dans le sas sans oublier le cheval qui lui serait utile. Quelle importance cela pouvait-il avoir si Bat Bat ne savait rien au sujet de papa ? Le sort d'Omar Lobster n'avait aucune importance. La seule personne qui comptait maintenant n'était autre que Kol Panglas. Mais c'était un homme puissant. C'était lui qui posait les questions si vous aviez la chance de connaître les réponses. Or, Ulysse ne savait rien. Tout s'était arrêté le jour où Kol lui avait confié une enquête de routine sur un étranger récemment naturalisé qui s'appelait Roger Russel. Non, ça ne s'était pas passé comme ça exactement. Il y avait d'abord eu cet appel à quatre heures du matin après le concert de K. K. Kronprinz. Un pédé s'était fait tirer dessus. Frank Chercos qu'il s'appelait. Un type douillet comme une fille, avait dit Roger Russel. Et je suis tombé sur John Cicada. Un chouette type.

« C'est ça, Ulysse ! Continuez ! Vous êtes sur la bonne voie. Ne vous occupez pas de ce qui se passe à côté. Recommencez. Recommencez et cette fois ne vous arrêtez plus ! Ce disque dur est assez puissant pour contenir la totalité de vos connexions. Dernier cri ! »

SOLITUDE

Les chauffeurs n'étaient ni Morts ni Vivants. Ils étaient, comme disait la Compagnie. Et si vous n'étiez pas en contention automatique dans un lit prévu à cet effet, vous pouviez vous imaginer que la Compagnie entretenait à votre égard des sentiments d'affection susceptibles de vous garantir une existence honorable au sein de la communauté des travailleurs. Vous n'étiez peut-être rien d'autre, mais vous étiez quelque chose ou plus exactement quelqu'un. Or, Ulysse, malgré le chômage qui affectait gravement son statut social, avait une place à défendre en attendant de Mourir, si c'était son destin de cesser un jour d'appartenir à la Vie. Et ça, il n'en savait rien, comme c'était le cas de tout le monde, excepté de ceux qui exerçaient un pouvoir, aussi minime fût-il. Le problème, c'est qu'on l'avait solidement assujéti à un lit programmé à la fois pour entretenir ses fonctions vitales et pour l'empêcher de regarder par la fenêtre. Cette double intention, peut-être louable, ne l'empêchait pas d'être un Vivant, mais lui interdisait d'en penser quelque chose, ce qui le marginalisait. Il en souffrait. En fait, il ne savait absolument pas pourquoi Alice Qand s'était enfermée dans le sas avec Bat Bat et le cheval, ni même s'ils en étaient sortis pour rejoindre Omar Lobster en Mongolie alors que Kol Panglas était à la fois au courant de leurs projets et de l'endroit exact où se trouvait, où se cachait peut-être Omar Lobster. Pourquoi se cachait-il ? Papa devait le savoir, mais il n'était plus là pour en parler à son fils. Était-il d'ailleurs encore de ce monde, lui qui était Vivant et ne pouvait pas mourir, à moins que le *Supplément de Gor Ur* ne fût qu'un ramassis de mensonges destinés à alimenter la patience des curieux. Ulysse n'était pas encore désespéré. Des tire-fonds d'acier chauffés à blanc étaient vissés dans chacune de ses vertèbres. Il n'avait plus aucune chance de remettre les pieds sur terre. Quels étaient leurs projets ? C'était d'autant plus difficile à deviner que les chauffeurs ne donnaient plus signe de vie et que la porte de la cabine de conduite (fallait-il dire de pilotage ?) demeurait fermée de la façon la plus angoissante qui fût. La neige, en tombant sur la toiture, ne produisait aucun bruit. Même le vent n'avait pas de sens. Pourtant, les flocons valsaient dans le blanc cristallisé de la fenêtre, parallèlement à l'écran où des champions marquaient des buts pour la plus grande joie d'un public uniquement présent par sa clameur constante. Tel était l'environnement où Ulysse attendait qu'il se passe quelque chose. Et il ne se passait rien, sauf un but de temps en temps et le grondement de la joie et du plaisir qui retombait dans le silence des tactiques scrupuleusement effectuées sous le regard intransigeant de l'entraîneur debout devant la banquette où d'autres stratèges s'appliquaient à paraître sérieux et indispensables.

Il ne restait que l'attente, le match passant en boucle dans des montages destinés à le rendre interminable sans inspirer l'ennui. Mais Ulysse, ils auraient dû le savoir, n'appréciaient pas vraiment les compétitions sportives. Il n'allait jamais aux matches et zappait si l'écran de sa télé s'obstinait à l'éduquer dans ce sens. Il préférait la romance et ses personnages tragiques que le bonheur finit par emporter dans un autre

monde aussi peu réel que possible. L'ennui le gagna. Mentalement, il ne pouvait se sentir mieux. Les dosages étaient parfaits. Mais intellectuellement, il n'y avait plus rien à gagner sur le néant et ça le rendait vaguement triste. Pas malheureux, mais triste, ou plus exactement tristounet. Le système qui gérait son existence de transporté sanitaire et cellulaire était irréfutablement parfait. Rien ne manquait, ni plaisir, ni aliment. Mais c'était long. Ils n'avaient rien prévu pour améliorer les conditions d'applications de la patience et de son contraire, conflit qui peut tourner à la tragédie si on se laisse embarquer par ce qu'il faut bien appeler la mort. Contrairement à trois de ses collègues, il avait renoncé au suicide. Papa lui avait expliqué comment l'attraction de NL finirait par provoquer un tel mélange de ses connexions cérébrales qu'il ne serait plus « là » pour assister à sa propre mort. C'était déjà ça de gagné sur l'angoisse, tandis que la préparation même du suicide ne peut constituer que le paroxysme du drame. Et puis, ils n'étaient rien, ces collègues. Enfin, ils étaient. Ni Morts ni Vivants. Quel sens accorder à leur geste ? Le genre : ça me plaît pas, je m'en vais ! Ce n'était pas du tout le style de papa, et par conséquent pas celui du fils. Il serait détruit, mais ne mourrait jamais !

En attendant, la tempête ne se finissait pas aussi facilement que ces courtes réflexions et les chauffeurs en écrasaient de bien mûres. Et pas moyen de communiquer avec eux. Rien n'était prévu non plus pour changer de chaîne. Qui n'a pas vécu de pareils moments de répétition ? Et la perfection du traitement était telle que le corps ne ressentait aucun besoin de sommeil. On pouvait rêver éveillé et même augmenter la fréquence et l'intensité du rêve en agissant mentalement sur un potentiomètre optique. Ulysse ne s'en priva pas. Il eut même le sentiment d'abuser, mais l'écran demeurait muet sur ce sujet. Il prononça plusieurs fois le mot « solitude » sans provoquer aucune réaction extérieure. En fait, tout se passait « de plus en plus » à l'intérieur.

Il était à une certaine profondeur quand le camion s'ébranla, d'abord imperceptiblement, comme si la tempête avait trouvé une faille dans le système d'arrimage, puis de plus en plus nettement, signe que la tempête perdait de son intensité et même de son intérêt. La porte de la cabine de conduite s'ouvrit toute grande.

Les chauffeurs avaient disparu. Ou alors ils étaient sortis et il n'était pas prévu qu'ils reviennent à leur poste. Gus était au volant, les yeux dans le rétroviseur.

— Marre ! grogna-t-il. Je vais les faire sauter !

Il y avait des boucles de cheveux sur sa nuque, un détail qu'Ulysse n'avait pas noté tout à l'heure ou il y avait quelques heures ou quelques jours, il était déconnecté du temps. Une joue de Gus était gonflée et contenait des feuilles de coca. Dehors, la neige tombait toujours, mais à petite dose cette fois. On distinguait parfaitement la route. Le soleil brillait dans le fond comme une ampoule à travers un rideau. Mais était-ce le soleil ?

— Ils se sont encore foutus de ma gueule, dit Gus. Je vais leur faire payer ça. Tu veux que je te détruise avant ou après ?

Ulysse le voyait sur l'écran maintenant. Ils étaient donc au courant et suivaient l'action en cours sans en perdre une seule fraction de seconde. Sur le côté de l'écran, une colonne de chiffres défilait à vive allure.

— Avant ou après quoi ? demanda Ulysse.

Il ne tenait pas à s'engager dans une voie sans issue. D'autant que le Supplément ne disait pas si Gus était Vivant ou Mort. Il n'était pas nettement un personnage de Marvel non plus. Art avait-il hésité ou était-ce un calcul de sa part ? Gus ne répondit pas. Il avait ralenti pour scruter un endroit obscur de la route. La casquette d'un des chauffeurs était restée sur le tableau de bord. On aurait dit un signal de détresse. Ulysse ne se souvenait pas de leurs visages. Ils n'en avaient peut-être pas, comme cela arrive dans les romans littéraires. Art lui avait expliqué que dans ce cas, il ne les montrait que de dos, comme Gus en ce moment, sauf que Gus avait les yeux dans le rétroviseur. Art n'aurait jamais pensé à une pareille complication. « Tout ce que tu peux faire pour compliquer un roman graphique, c'est de mal le dessiner volontairement. »

— C'est Gus ? demanda Ulysse dans l'espoir que celui-ci tourne la tête et démontre du même coup qu'il avait une existence réelle.

— Qui veux-tu que ce soit ? répondit Gus sans se retourner.

Ulysse se mit alors à parler du système de contention associé à celui du traitement. Gus connaissait peut-être le moyen de le libérer sans rien changer au traitement qui était une belle réussite médicale.

— À mon avis, dit Gus, l'un ne va pas sans l'autre. Si je te dévisse, tu vas retourner en Enfer. Le Paradis, tel qu'il l'ont reconstruit après le Déluge, est nécessairement conçu dans l'immobilité totale. Autrement dit, le principe de la religion capitaliste c'est l'enfer dans l'action et le paradis dans la connaissance passive.

Ulysse avait étudié dans sa jeunesse, mais pas à ce point. D'ailleurs, il n'était pas devenu journaliste. Sa courte et succincte expérience de l'écriture avait eu d'autres objets qui s'étaient perdus parce qu'il avait cessé de les collectionner comme des timbres. Gus avait-il un visage ?

— Je te dépose si tu veux, dit Gus, mais ne me demande pas de résoudre ton problème. À cause de toi, les Mexicains m'ont viré de mon appartement. Mes chers voisins n'attendaient que ça.

— Je pourrais peut-être postuler... ?

— Ils n'acceptent pas les chômeurs.

— Je suis pas inscrit.

— Alors t'es un cobaye.

Il voulait dire un « sujet d'expérience » ? C'était quoi cette existence de merde ? Une jeunesse brouillonne, une expérience de l'écriture tragico-mique, un naufrage professionnel dans la pire des professions, un stage qui se termine par le chômage et finalement, un petit tour dans le laboratoire ?

— C'est le destin de la plupart des êtres humains, dit Gus. Tu crois que tu vauds plus cher qu'une mouche à merde ?

— *I am a human !*

Parole de condamné à mort pour les instruits. Et Ulysse était de ceux-là. Gus commença un discours :

— C'est ce qui arrive en tout cas quand on est rendu fou par quelque chose qu'on peut pas attraper à la main, comme ces mouches. Il faut du fly-tox pour qu'elles arrêtent de nous emmerder. T'en as, toi ?

Il renifla. Il essuya même son nez sur son poignet. Il avait un nez et de la morve dedans. *Un nez et deux yeux*, pensa Ulysse. *Ça fait de lui un humain. Vivant ou Mort ?*

— Si je te dépose, continua Gus, ce sera sur la route. J'ai pas envie de me faire pincer tout de suite. Après, il feront ce qu'ils voudront de mon existence de merde. Pourquoi pas finir comme toi, heureux et impatient ? Ils n'ont rien trouvé contre l'impatience. Ça dénature clairement leur conception du bonheur.

Il se retourna enfin, sans doute parce qu'il voulait ne rien perdre de ce qui se passait sur le visage d'Ulysse. Gus avait un visage lui aussi. Ulysse se reprocha de trouver ce détail rassurant. Il n'aurait pas aimé avoir affaire à n'importe qui. La plupart des hommes n'ont pas de visage, sauf pour leurs proches, et encore, ça ne dure pas plus d'une génération ou deux. Est-ce qu'on conserve aussi les visages des cobayes dans les bocaux de l'Université ?

— Tu restes au paradis ? demanda Gus.

Il devenait cruel. La solitude. Elle nous rend passifs ou cruels. Nous n'avons pas le choix. Le ciel s'éclaircissait. C'était bien le soleil. Ulysse reçut sa lumière comme un bienfait. Pas d'incompatibilité résiduelle, sinon l'écran aurait signalé une anomalie, petite alerte sonore qui aurait changé sensiblement le comportement de Gus qui, pour l'instant, n'était animé, à l'égard d'Ulysse, que de bons sentiments. Le reste du monde n'avait qu'à bien se tenir. Art en avait parlé dans un numéro de *Gor Ur* consacré aux rapports du chômage avec le terrorisme. À la fin, Gus était expédié dans l'Espace Itératif sous le commandement de Joe Cicada à la recherche de son papa injustement, selon sa conviction, assassiné par un ou des inconnus qui restaient à découvrir. Art avait l'art de projeter le réel dans le futur et l'infini, jamais l'un sans l'autre. Ulysse avait adoré se mélanger les pinceaux dans cette énigme autrement passionnante que les tombeaux de momies.

— Je sais pas si on peut revenir au Paradis après avoir fait même rien qu'un petit tour en Enfer.

— Ça te plairait bien, l'Enfer, pas vrai Ulysse ?

— Je dirais pas non si tu conduis, mec !

— J'ai le regret de t'apprendre que l'Enfer, c'est pour toujours.

Ulysse le savait déjà, sinon il y serait encore. Il y avait bien au fond de lui un sentiment de revanche à satisfaire pour compléter sa conception du

bonheur, laquelle n'avait pas que des points communs avec celle que la Compagnie diffusait sur les ondes communes. Il était bien après tout sur ce brancard, bien traité comme il faut du point de vue chimique et pas trop mal du côté du repos puisqu'il n'avait pas besoin de se fatiguer pour continuer d'exister. S'il s'inscrivait au chômage, ce serait parfait comme combine existentielle. Avec des périodes d'activité utile à la communauté, ce serait plus que parfait. Ça s'ennuierait en dedans, mais rien de désocialisant à l'extérieur. Il avait la tête de l'emploi. Gus ferait péter une bombe à la place. Et après, une fraction de seconde de plaisir intense, quelques jours au plus à apprécier les dégâts en se branlant devant la télé, puis le plaisir d'être torturé et enfin de passer aux aveux devant une flopée de juges en tous genres ? C'était ça le bonheur promis par le Diable ?

— J'ai rien promis, dit Gus. Je recommence chaque fois qu'on me rend ma liberté.

— Et si on te libère plus ?

— Il me restera mon cerveau. Et tout ce que je pourrais en tirer. Pas des leçons. De la matière cosmique de premier choix.

— Mais c'est pas toi qui va tuer l'humanité ! C'est NL !

— Je sais, mec, et ça me désole, tu peux pas savoir à quel point.

Gus se frotta encore le nez. Il arrêta pas de chialer, ce mec ! On aurait dit la madeleine de Proust.

— Tu veux pas le retrouver ton papa, même mort ? dit-il.

C'était justement à ça qu'Ulysse réfléchissait ! Il avait une main libre, mais pas la liberté de se sucer le pouce. Elle ne servait qu'à se la caresser.

— C'est déjà pas si mal, fit-il.

Gus secoua les petites boucles de sa nuque. Pourquoi ne se coiffait-il pas de la casquette oubliée par le chauffeur ?

— Il l'a pas oubliée, précisa Gus. C'est juste sa tête qu'il a oubliée.

Il ouvrit la boîte à gant. La tête avait été tranchée avec la plus fine lame qu'Ulysse pouvait imaginer. N'était-ce pas aussi un visage ? Et si c'était un visage, pourquoi son propriétaire n'était-il qu'un chauffeur ?

— Tu veux dire, fit Gus, que ce chauffeur avait un nom et que tu aimerais bien savoir lequel ? Je commence à te connaître, mec !

Il suffisait d'appuyer sur un bouton pour déconnecter le système de contention. Un logiciel entamait alors la longue procédure d'interruption du traitement. Voilà comment ça se passait. Et qui appuyait sur le bouton ? Pas celui qui était contraint de soigner sa maladie par un arrêté prononcé au nom du Peuple. Il prenait la décision, certes, mais avait besoin d'un intermédiaire pour exécuter sa volonté de quitter le Paradis pour rejoindre l'Enfer. Il fallait donc que l'intermédiaire soit un habitant de l'Enfer. Jamais un simple employé de la Compagnie se serait avisé à collaborer à une libération sans condition. Si vous en aviez exprimé la demande, alors on vous envoyait un habitant de l'Enfer et vous entreteniez avec lui un long débat sur la pertinence de votre sollicitude. Vous aviez le temps

d'hésiter. Mais combien de temps ? Et pourquoi Gus avait-il tué un des chauffeurs ? Les avait-il tués tous les deux ?

— Je veux réfléchir encore ! s'écria Ulysse.

Trop d'angoisse vous détruit. Or, le but est de mourir. Un challenge pas facile à envisager dans la sérénité.

Bien des jours après, Gus gara le camion sur la Place des Retrouvailles Populaires. Le voyage avait été long et périlleux. Ulysse n'avait guère eu le loisir d'admirer le paysage. Le système de climatisation était passé automatiquement du traitement de l'air polaire à celui de l'ambiance tropicale. Il était toujours fixé sur le lit par un système de plus en plus complexe de tire-fonds. Sa maladie avait cependant empiré malgré la vigilance de Gus qui avait lu et relu le mode d'emploi chinois. Maintes fois, Ulysse regretta de ne pas avoir voyagé en clandestin sur un train d'iceberg comme cela avait été programmé lors de son stage. Il s'était aigri. Il avait perdu le peu de liberté de mouvement qu'on lui avait accordé avant que Gus ne prenne le camion d'assaut pour le détourner du chemin tracé par la procédure d'élimination des problèmes posés par les chômeurs potentiels. Petit à petit, le système interne s'était dégradé et il avait fallu improviser avec les données visibles. Gus n'était pas un technicien du voyage. Il savait où il allait, mais ignorait en principe les nœuds et leur contenu aléatoire. C'était déprimant. Et Ulysse, à l'arrivée, avait dépassé le stade de la dépression pour laisser toute la place à un éventail de phobies dont certaines lui étaient jusque-là inconnues. Même Gus ne s'y retrouvait pas. Il faisait ce qu'il pouvait pour ne pas se laisser piéger par le système qui lui envoyait des messages publicitaires vantant les mérites du bonheur à deux. Si Ulysse avait pris un train d'icebergs, le voyage lui aurait paru monotone et il se serait peut-être arrêté plus souvent. Mais Ulysse s'était montré désagréable et déprimant et Gus avait cédé à la tentation, n'allant toutefois pas jusqu'à l'orgasme, ce qui l'eût complètement déprimé et aujourd'hui, il ne serait pas enfin arrivé sur cette place qu'il allait transformer en décor de tragédie par la simple explosion d'une bombe.

Il n'en avait pas tout de suite parlé à Ulysse qui s'était d'abord imaginé que le train d'iceberg le déposerait quelque part au milieu de l'océan, sur une île paradisiaque si c'était possible pour compenser la réalité infernale de sa situation. Une chose compensant l'autre. Il avait pris des risques en s'approchant du quai. Il y avait du monde à cause de grèves, mais les jaunes paraissaient harassés par l'attente et l'attention des vigiles s'était relâchée. Gus pensait profiter de cette apathie sans doute provisoire pour approcher le camion le plus près possible du premier train et permettre ainsi à Ulysse de sauter sur un iceberg et de s'y planquer dans l'attente du départ. Mais quand il aperçut le quai pour la première fois, car il n'était jamais venu à Barrow, Ulysse hésitait encore à se libérer de ses entraves et n'arrêtait pas d'ergoter sur la manière de s'y prendre. Gus prenait un risque considérable. Pour lui, c'était l'exécution sommaire. Et faire sauter le camion à cet endroit n'aurait pas de conséquences médiatiques.

Il avait attendu deux heures. Ulysse n'était plus pressé. Il donnait l'impression de se complaire dans l'indécision, comme si c'était son nouveau moyen d'existence. Gus s'était alors énervé et il lui avait parlé crûment de son projet.

— Si tu continues de me faire chier, je fais sauter le camion ici et tu iras en Enfer que tu le décides ou pas !

— T'es dingue ! Et toi ?

C'était tout ce qu'il avait trouvé à répondre. Gus se sentait frustré. Et c'était ce qui arrivait chaque fois qu'il se mettait à la portée d'un prétendu ami pour le sauver du malheur.

— Tu vois ces deux boutons, mec ? L'un te libère définitivement et l'autre fait sauter le camion. D'une manière comme d'une autre, tu vas en Enfer.

— Je préférerais y aller Vivant, dit Ulysse qui aurait bien aimé à ce moment-là se gratter le menton. Art dit que je suis Vivant. Je peux donc pas être Mort. Il dit rien au sujet de l'Enfer.

— Il le dit pas MAINTENANT ! Mais il le dira ! C'est pas fini Gor Ur ! Même si je fais sauter le camion.

Mais Ulysse hésitait toujours. C'était pas une bonne idée de faire sauter le camion. Les dégâts seraient limités. Gus se tenait à l'écart pour ne pas se faire repérer par les caméras de vidéosurveillance spécialement conçues pour travailler en couleur en environnement polaire de niveau 2. On ferait un trou dans la neige et on serait plus en état de sauter de joie parce qu'on aurait mis à l'air un filon de pépites grosses comme des merdes d'angoissé. Il pouvait comprendre ça, Ulysse ! Il comprenait et le temps passait. À six heures, les grévistes iraient boire un coup et les jaunes rentreraient chez eux en se suçant le pouce. Et les patrouilles commenceraient à tourner en rond.

Au fond, Gus ne souhaitait pas faire un trou par terre avec rien dedans que sa stupidité de terroriste sans envergure. Il redémarrâ le moteur et fit demi-tour. Ulysse avait protesté. Comme il avait encore une main libre, il en avait profité pour frapper la paroi avec le poing fermé. Il ignorait que l'insonorisation du véhicule était parfaite. Bientôt, le camion disparaissait dans ce qui restait de la tempête de neige. Et le voyage avait duré des jours sans qu'Ulysse n'arrive à se décider.

Maintenant, le camion était garé sur la Place des Retrouvailles d'une grande ville tropicale. La situation n'était plus la même. Faire sauter le camion, avec Ulysse dedans ou pas, c'était provoquer une tragédie humaine de grande envergure. Il y aurait des centaines de morts et de blessés. Ulysse ne serait même pas retrouvé dans les miettes du camion. Et Gus serait sauvé, courant vers la sortie de la ville avec les autres fuyards. L'impact médiatique serait universel. Ulysse comprenait cela. Dans la version du stage, il finissait ses jours pénard sur une île tropicale avec de quoi bouffer gratos. Ici, il était réduit en confetti ou suivait Gus sur les chemins tracés de la ville ouverte. Tout le monde à la campagne !

— Faut que tu te décides, mon vieux, lui dit Gus, parce que j'ai déjà lancé le minuteur. Ça pètera à une heure précise que je veux même pas te préciser rien que pour te faire chier.

Ulysse était blanc comme un linge, presque mort. Il avait l'intention d'inspirer la pitié, mais ça marchait pas parce que Gus était gonflé à bloc. Le seul aspect de l'opération auquel il avait renoncé, c'était la fusillade de la foule paniquée. Non pas par peur d'être forcément repéré et arrêté, et donc lynché, mais parce qu'il avait oublié la mitrailleuse dans la moto de Kol qui l'avait confisquée en procédant à la perquisition de l'appartement de l'Edificio. Après tout, cent morts de plus ou de moins ne faisaient pas grande différence. Et il sauvait sa peau pour recommencer ailleurs.

— Je préfère me la couler douce sur une île tropicale, dit Ulysse.

Il avait rien compris ! Gus sortit du camion et ferma l'ouverture à double tour. Ulysse pouvait gueuler de tout son saoul, il n'ameuterait personne vu la qualité de l'insonorisation. Il s'éloigna d'un pas rapide.

Quand il entra dans les locaux du journal, personne ne leva la tête pour le saluer. Il y avait des mois qu'il n'avait pas proposé de papier. Il n'avait répondu à aucune convocation de la rédaction. Il avait laissé une note sur son bureau, stipulant qu'il était sur une piste et qu'il emmenait avec lui tout ce qu'il lui fallait pour résoudre cette affaire. Seulement, il omettait de préciser de quelle affaire il s'agissait. Le mystère total.

Maintenant, il montait l'escalier des bureaux de la rédaction et croisait des figures connues qui semblaient ne pas le reconnaître. Il s'était pourtant rasé avant d'abandonner Ulysse à son triste sort de victime collatérale du terrorisme. Au premier étage, rien n'avait changé, pas même la poussière. Il poussa la porte de son bureau. La table qui lui était affectée était occupée, ce qu'il trouva normal puisqu'il n'avait donné aucune nouvelle et qu'on pouvait penser qu'il était mort ou déserteur. Le type gribouillait sur une feuille posée bien à plat sur une planche à dessin reposant sur le coin de la table et sur sa cuisse. Il leva une tête pas habituée à voir du monde quand il ne souhaitait pas être dérangé. Il posait une question, mais Gus ne voulait que des réponses. Il n'avait pas l'intention de se livrer à un inconnu dans un endroit qui avait toujours été son seul lieu de travail. Le type, voyant qu'il avait tort d'insister alors qu'il connaissait pas, consentit à pousser un gloussement :

— Pour les réclamations, dit-il, voyez ça avec la Direction.

Il changea de position, pointant ses pieds en l'air, la tête à l'équerre dans les barreaux de la chaise voisine. Son dessin représentait la Place des Retrouvailles Populaires par temps de neige. Un message qu'il avait reçu par télépathie, il savait pas de qui, bava-t-il.

— U... U... Ul... Ul... ça faisait. Je peux pas vous en dire plus, monsieur... ?

— GMG ! Ça serait-y pas Hulk, votre messenger lointain ?

— GMG ? On vous croyait mort ! J'appelle Stan !

— Dites-lui que je connais la signification du message de Hulk.

— J’y dirai !

À peine avait-il mis le nez dehors que l’explosion réduisit l’espace de la ville à la dimension d’un cornet à dés. Il dut accepter de se mettre à genou pour supporter la pression de l’air ambiant. Le bruit le pénétra par la bouche et fit sauter les tympan comme des capsules de bière. Il n’entendit donc pas Ulysse qui lui criait dans les oreilles :

— Vive l’Enfer, mon pote ! Je t’aime !

Ce sacré vantard avait enfin choisi son camp.

ART I

Le docteur Fabrice de Vermort cala son cigare dans le cendrier sans l'avoir allumé. L'allumette s'éteignit en même temps. Il la déposa minutieusement dans la cendre où elle cessa de fumer. Il demeura une bonne minute la tête penchée sur le bureau, l'autre main lissant les cheveux dans la nuque, tandis que Art Godard observait le manège des deux protagonistes de l'espèce de drame qu'ils avaient commencé à jouer quand il était entré dans l'établissement. Ils n'avaient pas eu le temps de lui transmettre le message qui leur tenait à cœur. Ils l'avaient supplié de rester jusqu'à la fin, ce qui, selon ce qu'ils affirmaient, ne lui prendrait pas dix minutes de son précieux temps. L'un d'eux s'était même approché, malgré l'interdiction crachée par un garde en tablier blanc, pour le remercier d'être l'auteur d'une œuvre aussi « vraie ». Le visage d'Art était encore marqué par son récent voyage au cœur de la Mongolie, mais l'anneau qui ornait maintenant son petit doigt témoignait de son bonheur et le comédien qui s'adressait à lui avait lu les journaux. L'autre se tenait à distance, immobilisé par l'attente, coupé au milieu d'une réplique qu'il s'efforçait de tenir en suspens en attendant que son partenaire en ait fini avec Art. Celui-ci éprouvait le désir vague de toucher son interlocuteur, mais le garde interposait une voix qui ne s'adressait pas à lui, retenant les lèvres du comédien reconnaissant qui brûlait de l'envie d'embrasser son bienfaiteur intellectuel.

— J'espère qu'il ne vous a pas dérangé, dit Vermort. Il n'est pas agressif. L'autre sait qu'il ne doit pas approcher nos visiteurs.

— J'ai eu tort de ne pas les écouter jusqu'au bout, dit Art.

La cendre fumait encore dans le cendrier. L'air la transportait jusqu'à ses narines. La fenêtre offrait une vue plongeante sur la scène improvisée. Les deux comparses avaient rassemblé les feuilles mortes pour former les limites d'un théâtre. Ils n'avaient pas de spectateurs pour l'instant, du moins pas dans le cercle prévu pour eux à la tangente de deux arbres roux. Ils semblaient répéter la même séquence, modifiant des détails infimes que Art s'efforçait de repérer et même de déchiffrer. La conversation de Vermort en devenait compliquée. Et il n'avait répondu à aucune question, se contentant de laisser entendre qu'il était d'accord pour se montrer discret sur certains sujets. Entre les coudes de Vermort, un Marvel rutilait comme un gâteau d'anniversaire. Il ne l'avait pas ouvert depuis que Art le lui avait donné avant d'entrer dans le bureau. Il l'avait d'abord roulé, puis soigneusement aplati sous ses paumes sur le sous-main de cuir. Art contempla un moment une statuette nue, puis il revint sur son regret sincère d'avoir interrompu les deux comédiens.

— Hightower a passé avec succès les derniers tests, dit Vermort d'une voix monotone. C'est sympathique de votre part de vous soucier de son avenir.

— Sans lui... commença Art.

Il n'avait pas envie de se confier, surtout à un médecin qui était un Mort et qui souhaitait sans doute qu'il lui explique pourquoi et surtout pourquoi il avait acheté le scénario de Gor Ur à Ulysse Hightower sans consulter les autorités médicales chargées de le ramener à la réalité. Il n'avait pas daigné répondre à ce vaste questionnaire mi-médical mi-policier que Vermort lui avait fait envoyer en même temps que la convocation. Convocation qui était paraphée par les services juridiques d'il ne savait plus quel secteur du Ministère de la Santé publique.

— Maintenant qu'il est quasiment libre, continua Vermort, il va vouloir se lancer dans une carrière de je ne sais pas quoi. Non, je ne sais vraiment pas à quoi ça correspond, ce... cette activité ludique que certains, peut-être vous même d'ailleurs, qualifient d'artistique.

Le regard de Vermort était celui d'un fonctionnaire qui a reçu des ordres et qui les trouve parfaitement justes.

— Vous n'avez pas répondu à nos questions, dit-il toujours de la même voix monocorde. Nous aurions gagné un temps précieux. Je veux dire que nous allons le perdre alors que je suis un homme très, très occupé, vous vous l'imaginez bien, je pense !

Art toussota en regardant la statuette. Il ne craignait rien pour lui, mais Ulysse pâtirait peut-être de ce que Vermort considérait déjà comme de l'insolence. Il n'avait même pas lu le questionnaire jusqu'au bout. Le clerc qui le lui avait remis avait exigé une confirmation écrite. Il s'était aussi refusé à cette mascarade et lui avait fermé la porte au nez. Il aurait des nouvelles de cette attitude. La Justice était plus lente que la Médecine, mais on pouvait compter sur elle.

— Ce n'est pas à moi de juger de la valeur de vos ouvrages, dit Vermort. Je m'en garderais bien, je ne suis pas un spécialiste. Et, de toute façon, ça n'entre pas dans mes compétences. Je ne fais que constater. D'une part, les transpositions Réel-Fiction qui affectent le cerveau d'Ulysse Hightower. Et d'autre part, votre attitude que vous m'excuserez de qualifier d'enfantine.

Art était trop occupé à observer les deux comédiens pour répondre à ces provocations qui, en d'autres circonstances, auraient provoqué une réaction à la hauteur de son indignation. Ce monde parallèle était fascinant. Pas à la manière d'une hallucination. Plutôt comme explication plausible de tout ce qui déstabilise un tant soit peu les données du réel quotidien. Il y avait une grande différence entre la Télévision et Marvel, ou plus précisément Gor Ur. La différence entre un Pouvoir qui s'exerce d'en haut et un talent propulsé hors de soi pour contredire le roman journalistique. Il n'était pas question d'en parler avec Vermort.

— Je répondrai peut-être à certaines de vos questions, dit-il enfin.

Vermort parut surpris d'entendre une voix sortir de cette bouche qui n'avait pour l'instant prononcé aucune parole de convenance.

— Vous répondrez à toutes nos questions, dit-il. Vous ne sortirez pas d'ici avant de...

Art sourit, ce qui dérouta le médecin pris en flagrant délit de domesticité. Cela arrive souvent avec ces fonctionnaires qui justifient leur hilotisme moral et intellectuel en prétextant « qu'il n'y pas d'autres solutions » alors que leur vocation n'est que le résultat de leur prétention au confort au détriment des autres moins chanceux ou moins capables de duplicité. Dans ce monde rongé par les héritiers et les domestiques, Art avait creusé son terrier non pas en participant au terrorisme, comme il en avait eu la tentation, mais en ne répondant pas aux questions posées par les administrations aux portes d'entrée du travail et du bien-être. De temps en temps, on lui demandait de s'expliquer. Il s'en sortait en général par des pirouettes. Il fallait bien qu'un jour il tombe sur un zélateur insensible aux magies du cirque. Vermort avait d'ailleurs revu et corrigé le questionnaire initial.

— Nous n'allons pas vous enfermer, dit-il en gazouillant entre les mots. mais vous resterez ici tant que vous n'aurez pas répondu à toutes mes questions et jusqu'à ce que je sois satisfait par la teneur de vos réponses.

Il craqua une allumette, effet théâtral que Art dénonça d'un geste de mépris qui empoisonna un peu plus ses rapports avec le médecin.

— Je précise, continua Vermort, qu'Ulysse Hightower ne sortira pas d'ici avant que vous vous soyez entièrement expliqué !

Art se déplaça. Il était plutôt costaud. Pas armé, mais solidement construit, avec des paluches qui pouvaient contenir deux têtes de la taille de celle que Vermort prétendait lui opposer.

— Que voulez-vous que ça me foute ? dit-il.

Pas un signe de violence. *Un vrai terroriste lui aussi*, pensa Vermort.

— Vous pensez qu'on peut se foutre de ma gueule sans en payer le prix, Godard ?

— Je pense que j'en ai rien à foutre de votre existence de valet. Vous voyez cet anneau ?

Vermort fit oui de la tête. Il n'était visiblement pas prêt à comprendre. Art renouça. Et il tourna les talons sans demander la permission.

— Vous condamnez cet homme à l'Enfer ! gueula-t-il.

— Je condamne personne, fit Art sans se retourner. Le public sera informé de votre attitude. Vous me prenez pour un de vos larbins, Fab ?

Il sortit sans refermer la porte. Vermort trotta.

— Vous vous êtes moqué de mon ami Panglas, qui est un magistrat de la plus haute compétence !

— Compétence peut-être ! Mais pour ce qui est de l'intelligence, je suis plus d'accord. Alors je m'exprime. Si Ulysse doit pourrir ici, il a à son service une quantité non négligeable d'anus qu'il récompense toujours quand ils font bien leur boulot de passeurs. Vous n'y pouvez rien. On ne peut jamais totalement écraser les hommes. Ou alors, il faut tous les tuer. Ce qui est impossible. Raison pour laquelle je me demande pourquoi on

continue de parler de totalitarisme. Je dirais que vous me faites chier avec votre incomplétisme, mais que je suis en mesure d'y trouver ma place.

— Le sort de cet homme vous indiffère ?

— Ouais.

Vermort s'arrêta sur le seuil. Le soleil envahissait son front. De l'autre côté de la rue, une jolie petite femme attendait sur un banc, secouant un enfant sur ses genoux. Ce sacré Art avait trouvé une bonne raison de se battre. Il ne défendrait pas Ulysse. Panglas avait eu tort de se l'imaginer. C'était un mauvais plan.

— Nous avons des procédures pour vous interdire d'utiliser ses scénarios. C'est un ancien flic. Il bénéficie d'une protection spéciale en cas de...

— En cas de guerre peut-être. Mais on est en paix. Même les Chinois nous font plus chier et les Russes se chient toujours autant dans la culotte...

— Vous oubliez les Arabes !

Encore une de ces conversations qui témoignent de l'hypocrisie du consommateur de biens. Pendant que les bourgeois capitalisent, nous on épargne. Sauf si on épargne pas. Art renonça. Il traversa la rue. Tsetseg rayonnait sous un mûrier. L'enfant jouait des doigts avec la pointe d'un sein. Art sentit son crayon vibrer sous l'effet de l'inspiration. Quand il se retourna, Vermort avait disparu. Il importait peu de savoir s'il était retourné dans son bureau ou s'il épiait derrière un feuillage conçu à cet effet. La porte de l'Hôpital se referma lourdement sur le théâtre qui avait attiré du monde et le type qui se faisait enguirlander était peut-être Vermort. Il reculait dans l'ombre, agité de mouvements qui ne pouvaient appartenir ni à un comédien ni à un spectateur. Un étranger aux commandes des petits détraquements du mental des hommes, c'était tout ce qu'ils avaient trouvé en haut lieu. Et Kol Panglas ne valait pas mieux.

Art entra dans un café, poussant devant lui sa petite famille. Ils prirent place sur une terrasse ombragée par une tonnelle. Des insectes voyageaient sans but. Art réfléchissait. Jamais il ne s'était conduit lâchement. Et jamais il n'avait abandonné un ami aux mains de l'ennemi. Il y avait de la haine au fond de lui, mais c'était juste un fond que personne ne pouvait soulever comme on le fait de l'eau d'un bassin. Son existence quotidienne n'était une menace pour personne. L'auteur des scénarios, c'était Ulysse, qui se faisait appeler Omer. Voilà ce qu'il répondrait si on l'obligeait à revenir sur la question. Et secrètement, il agirait en faveur de la libération d'Ulysse que la Commission des Vérifications Mentales avait déclaré « sans danger pour son prochain et pour lui-même ». Comme s'il avait pu changer en quelques années d'internement. Sans danger et pas coupable. Était-ce mieux que « dangereux et coupable » ? C'est ce qui était arrivé à Gus. Qui se serait imaginé que Gus était dangereux et coupable ? Et qui croyait qu'Ulysse, ancien fonctionnaire de police, était inoffensif et innocent ? Voilà ce qui empêchait Art de répondre à ce sacré questionnaire que Vermort voulait lui imposer comme la dernière chance à accorder à Ulysse. Ulysse écrivant des scénarios de BD ? On pouvait en douter. Mais c'était un ami. Il l'était devenu en créant les histoires et les personnages de Gor Ur, que ce fût lui

l'auteur ou un autre de ses coreligionnaires. Mais autant il avait été facile de le rencontrer, même si Vermort imposait des restrictions au contenu des conversations, autant il s'était révélé impossible d'entrer en contact avec Gus qui pourrissait quelque part au fond d'une cellule coupée du monde. Les connexions avec Ulysse n'étaient que des anus. Rien à voir avec la technologie dont il truffait ses récits improbables. mais c'était des connexions. Par contre, Gus avait disparu après le procès et on ne l'avait jamais revu. De plus, l'administration ne répondait pas aux questions qu'on lui posait sur ce sujet. Même Ulysse n'y faisait aucune allusion dans ses scénarios. Pour lui, l'existence de Gus s'arrêtait avec la dernière seconde du procès, celle où le journaliste terroriste disparaissait semblait-il pour toujours.

Art, dont la gloire et les revenus dépendaient de la nouvelle série de Marvel, le Gorille Urinant, et donc de l'existence et de l'inspiration d'Ulysse Hightower, faisait bien de se poser toutes ces questions avant de répondre à celles que Vermort allait finalement lui imposer.

— Arto vouloir casser gueule toubib ? demanda Tsetseg.

Il lui caressa la joue. De temps en temps, il la prenait pour sa fille et se comportait avec elle comme si elle avait encore beaucoup de choses à apprendre avant de devenir complètement sa femme. Mais l'enfant qu'elle secouait comme un hochet témoignait qu'il lui accordait un certain degré de confiance. Il lui parlait rarement de ses problèmes. En général, elle attendait sur un banc ou à une table pendant qu'il négociait les détails qui allaient influencer sur son comportement professionnel.

— Toi plus casser gueules, dit-elle. Toi malheureux ?

— C'est pas facile de casser la gueule à quelqu'un dans ce pays, mon amour. Soit on tue, soit on ferme sa gueule. Mais il faut un permis de tuer, sinon on va en prison et c'est pas exactement ce que j'ai projeté pour notre petite famille.

— Tsetseg beaucoup enfants. Bat Bat content avoir frères et sœurs.

— Et mêmes des chevaux, mais c'est trop demander.

— Lait Arto pas bon pour ça !

C'était une bonne jument, Tsetseg. Il aurait été dommage de la perdre à cause d'un caprice de l'administration qui voulait sauver Ulysse à tous prix. Art décrocha son téléphone.

— Vous me donnez combien de temps ? dit-il.

Il avait légèrement pâli en entendant la réponse de Vermort. Une demie seconde d'apnée, ce n'est pas de l'apnée. Il raccrocha. Tsetseg attendait, étreignant l'enfant comme si Art allait lui annoncer qu'il savait qu'il n'en était pas le père. Mais il s'agissait d'autre chose. Art alluma une des cigarettes offertes par la maison. Il fumait rarement. Il n'avait vraiment pas envie de s'attaquer à ses nerfs. Ils étaient déjà suffisamment éprouvés par les efforts créatifs et les conditions d'existence du créateur toujours remises en question par la production et ses exigences de bonheur

économique. Tsetseg n'avait pas accès à ce genre de réflexion. Elle n'avait jamais possédé un homme à ce point. Art n'échappait pas à cette règle.

Il sortit du café à peine un quart d'heure après y être entré avec Tsetseg et l'enfant. Il était seul. Vermort était descendu de nouveau pour l'accueillir. Cette fois, les deux comédiens avaient été priés de ne pas troubler l'ordre tel que Vermort le concevait. L'allée était déserte. Même le jardinier avait été invité à aller exercer ses talents ailleurs. Ce n'était pas la verdure qui manquait ici. Tout était trop évident. Les visages qui apparaissaient aux fenêtres ne s'y attardaient pas. Un silence inquiétant troubla l'esprit de Godard dès que le haut portail se referma derrière lui. Vermort, debout sous le porche, lui faisait signe de venir le rejoindre. Sur une marche de l'escalier qui montait vers lui, une allumette finissait de brûler. Art ne se pressa pas. De toute façon, il n'avait pas eut le temps de réfléchir à fond à ce qu'il allait dire et faire. On n'était pas dans un asile de fous. Les prisonniers de cet établissement ne connaissaient pas l'enfermement. Ils pouvaient même sortir s'ils le souhaitaient. La seule contrainte était cette unique porte que Vermort ouvrait et refermait avec sa télécommande. Il n'avait pas agi autrement avec Art.

— Entrons, dit-il quand Art eut achevé de gravir les marches où voletaient des feuilles mortes.

Art retrouva la place qu'il occupait vingt minutes plus tôt, coincé entre un bureau qui sentait l'encaustique et une plante verte saturée de petits insectes noirs qui ne s'intéressaient pas à lui. Vermort alluma enfin son cigare. Il était détendu maintenant. Il ouvrit le dossier contenant les questions et se mit à tourner les pages comme quelqu'un qui révise sa leçon. Art en connaissait par cœur les questions et les recommandations des marges. Il pouvait résumer ses réponses en deux ou trois considérations qui suffiraient à son avis à changer le destin d'Ulysse.

— Je ne dis pas non, fit Vermort. Il veut reprendre du service.

— Dans la police !

Quel cri ! Vermort sourit. Il venait de gagner la première manche.

— Occupation qui l'éloignera des vôtres, dit-il.

Il savourait sa victoire. Sa peau suintait.

— Vous ne comptez tout de même pas que je participe à ce genre de conneries ! beugla Art.

Il avait des raisons de se retenir, mais la provocation dépassait les limites qu'il avait fixées à sa patience.

— Voulez-vous que nous examinions les détails du projet ? demanda Vermort qui brûlait les étapes.

Art était suffoqué, mais ne se l'avouait pas. Il avait tort de se laisser imposer le rythme des négociations. « Ça » ne pouvait pas tourner en sa faveur. « Ça » se terminerait mal, avec ou sans enfants, marié par amour ou pour autre chose. Il se trouva à cours d'humour.

— J'ai besoin de temps... commença-t-il.

Vermort agita la main qui tenait le cigare, décrivant d'obscures volutes que Art s'efforçait de ne pas déchiffrer malgré un vif désir de comprendre l'ampleur des contraintes que Vermort avait soigneusement préparées pour ne rien laisser à l'improvisation, technique à son avis impropre aux recherches qu'il avait pour mission de conduire à leur conclusion.

— Pourtant, insista Art, j'ai autre chose à faire en ce moment...

— Ce n'est pas votre enfant, dit Vermort. Je ne vous apprends rien.

— Quel rapport... ?

Il était inutile de chercher à creuser de ce côté de l'intimité. C'était déjà fait. Vermort devait posséder un dossier complet sur les activités sexuelles de Tsetseg avant sa rencontre avec Art.

— Vous ne savez même pas ce que c'est un enfant, Art. Ne me racontez pas d'histoires. J'en ai assez entendues avec votre ami Ulysse.

— Ce n'est pas mon ami !

Art perdait les pédales. Il se sentait aussi fragile qu'un château de verres de cristal bâti pour les besoins d'une soulerie au champagne. Bien sûr qu'Ulysse était un ami ! Il n'était pas là pour dire le contraire.

— C'est pourtant ce que vous avez dit, fit Vermort.

La cendre voltigea avant de s'écraser dans le cendrier. Il souffla sur le bout de son petit doigt. Puis il emboucha le cigare de nouveau et tira une longue bouffée qui se répandit comme les imprécisions d'un miroir mal éclairé au fond d'un couloir.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, corrigea Art.

Il aurait mieux fait de se taire. Il se rengorgea. On aurait dit un oiseau en pavane maintenant. Tout bien réfléchi, les petits insectes qui volaient autour de lui le dérangaient. Il secoua la main pour les chasser, ce qui ne changea rien à son inconfortable situation.

— Je sais que vous n'êtes pas un travailleur zélé, dit Vermort. Mais je compte sur votre sens de la perfection.

Art apprécia la reconnaissance. Ce n'était pas grand-chose peut-être, mais venant d'un fonctionnaire prêt à trahir sa patrie pour servir l'État, c'était un compliment à prendre en considération. Avec une médaille ministérielle au bout peut-être.

— Vous en prendrez livraison aujourd'hui même, dit Vermort.

Art sursauta. Le paraphe que Vermort venait de tracer sur le document officiel en disait long sur l'aspect péremptoire de la mission.

— Je suis avec ma femme et mon gosse...

— Ce n'est pas votre enfant, Art !

— Ouais mais c'est ma femme !

Vermort fit une petite grimace pour exprimer sa légère désapprobation. Art se demanda aussitôt si un mariage contacté en Mongolie avait une

quelconque valeur juridique ici. Il ne posa pas la question. À part le dessin et quelques idées sur la société et les hommes, sa connaissance du monde était limitée par une expérience globale somme toute assez banale.

— Pour le questionnaire, dit Vermort qui avait de la suite dans les idées, prenez le temps. Vous remettrez ceci à l'entrée. Je serais étonné qu'Ulysse n'accepte pas de vous suivre. Mais nous ne pouvons pas le forcer. Il est ici de son plein gré.

— Vous avez des nouvelles de Gus ?

Vermort tendit le morceau de papier et retira le cigare de sa bouche pour préciser qu'il recevait le mercredi entre dix et onze heures. Prendre rendez-vous avec le secrétariat. *Quand Tsetseg va me voir arriver avec Ulysse, elle...*

— Ne vous inquiétez pas, Art, dit Vermort qui avait le don de lire dans la pensée des autres. Elle saura ce qu'il faut faire.

Ils l'avaient formatée elle aussi. Art commençait à ressentir les picotements de son intelligence sous son crâne. Il pouvait lui téléphoner pour la prévenir...

— ... mais je vous conseille de sortir par la porte de derrière et de la laisser sans vous soucier de ce qui lui arrivera.

— Mon fils...

— C'est une fille, Art. Et ce n'est pas la vôtre.

Vermort le poussait sans violence. Il se retrouva dans le couloir feutré que les employés traversaient en silence. Toutes les portes étaient fermées. Il y avait son nom sur l'une d'elle, mais il n'accorda aucune importance à ce détail sans doute destiné à troubler un peu plus l'eau de sa soif de connaissances. Il prit l'ascenseur en compagnie d'une jolie secrétaire qui venait de faire l'amour et s'en vantait en termes sibyllins. Il l'abandonna au vingtième étage. Un autre couloir, plus étroit, se terminait par une fenêtre sur la ville. *Attention au suicide*, plaisanta-t-il en lui-même. Il chercha la chambre d'Ulysse. *Entre Charybde et Scylla*, continua-t-il de plaisanter sans toutefois user de sa voix. Ulysse avait entrouvert sa porte. Il entra et appela :

— Ulysse ? C'est Art. Je suis vraiment désolé...

Il s'interrompit. Pourquoi commençait-il par s'excuser pour ce qui était arrivé ? On avait décidé de ne plus en parler. Enfin... Vermort avait décidé qu'on en parlerait plus. Une contrainte à accepter sans discuter. Ulysse était en train de se pomponner dans la salle de bain. Ce vieux débris qui ne ferait pas rire une adolescente se faisait beau avant de sortir ! Art ne put s'empêcher de critiquer :

— Tu crois que c'est le moment, Ulysse ? J'ai une famille à nourrir, mec.

Dans l'interstice de la porte, il vit le visage d'Ulysse reflété dans le miroir de l'armoire de toilette. Il avait changé. C'était maintenant un homme miné de l'intérieur. Il avait un problème avec ses paupières, lui dit-il. Il n'arrivait plus à les fermer totalement. Ils lui avaient donné un gel, mais ça l'hallucinait. Alors il en mettait pas.

— Ça te gêne si j'en mets pas, Art ?

— Ça me gênerait si c'était mes yeux.

Ulysse sortit enfin de la salle de bain. Il avait même fermé ses manchettes avec des boutons de Tolède. Entre le pouce et l'index, il manipulait une pince à cravate du même type comme s'il se demandait à quoi ça servait ou qu'il savait pas s'en servir. Ça commençait bien ! Art l'accueillit dans ses bras et le souleva plusieurs fois, histoire de lui dire qu'il l'aimait toujours. On avait convenu de ne plus en parler, mais il n'était pas interdit d'y faire de discrètes allusions. De toute façon, Tsetseg n'y comprendrait rien. Art dit qu'il était marié.

— Et t'as l'impression d'être un homme ? dit Ulysse.

Il avait toutefois l'air beaucoup plus préoccupé par le bouclage de sa ceinture. Il ne se rappelait plus si c'était à droite ou à gauche qu'il fallait la boucler si on ne voulait pas passer pour une gonzesse. Art empoigna le froc à pleine main et souleva son ami. Il pesait pas lourd, mais c'était bon de le soulever comme dans le bon vieux temps.

— D'après ce que j'ai compris, dit Ulysse, il va falloir qu'on tourne le dos à notre vie privée, du moins pour le temps de l'enquête.

— Quelle enquête ? Vermort m'a pas dit...

— Qu'est-ce que tu crois que tu vas faire avec un flic, mec ? Lui dessiner des moutons ? T'es payé pour bosser, mec, pas pour dépenser le fric des autres.

Art ne s'était pas encore résolu à tout abandonner pour se livrer aux caprices de Vermort qui ne le laisserait pas prendre les chemins de traverse même pour aller embrasser sa femme.

— Roger Russel court toujours, dit Ulysse.

Sa voix venait de perdre son sens de l'humour. Sa haine avait empiré. Art se rendit compte à quel point il était perdu s'il s'accrochait au travail qui le nourrissait lui et sa petite famille. Les yeux d'Ulysse pétillaient. Il avait l'air tarte dans son costard à cent dollars pas plus. Et pour couronner le tout, il avait un chapeau. La seule concession au genre étaient les espadrilles qu'il préférait aux baskets.

— En principe, dit-il en lissant le bord du chapeau d'un doigt expert, un polar consiste à coincer un assassin sur la base de preuves scientifiquement irréfutables. Ou alors il a avoué, mais il s'est cavale et on le poursuit. Y a pas d'autres scénarios, Art, et je m'y connais. Ça se passe entre la scène du crime et le laboratoire ou bien on se paye une bonne partie de course poursuite à travers le pays. Mais y a une troisième voie, mec : on torture le mec. Et il finit par avouer, ce qui n'a strictement aucune importance parce qu'on est pas venu pour ça ! C'est ce que je te propose, Art.

— Tu feras comment pour torturer ton héros, Ulysse ? Dans tes rêves ? Ça n'a plus court les histoires où la réalité croise le rêve pour que ça fasse des petits et que ça amuse un maximum de péquenots prêts à payer pour ça. De nos jours, c'est la réalité dans la réalité. Il n'est plus question de

rêvasser ou d'halluciner. Ce qui attire le paroissien aujourd'hui, c'est le vrai au contact du vrai, la télé contre Gor Ur par exemple. Le mensonge journalistique auquel on ne croit jamais à moins d'être con (mais les cons n'achètent pas les livres qu'on écrit et qu'on dessine) contre les singeries des artistes que nous sommes toi et moi ! Faut que t'arrêtes de te monter le bourrichon en neige, merde ! On est des artistes !

— Ouais, mais je suis aussi un flic !

— Que tu dis !

— Même mes supérieurs ils le disent !

— Mais t'en a pas de supérieurs, mec !

— T'as des nouvelles de Gus ?

Les vieilles conversations d'antan qui revenaient. C'était pas interdit. Il fallait seulement ne pas franchir la limite imposée par Vermort qui devait être devant son écran à les reluquer comme s'il s'attendait à découvrir un nouvel aspect de leurs personnalités réciproques. Il était temps de se mettre en route. Une voiture les attendait, si Ulysse avait bien compris. Il n'aurait pas aimé prendre le bus.

— Surtout dans cet accoutrement, fit Art.

— J'ai grossi, dit Ulysse, alors on voit plus le pli.

— Ramène-toi, mec !

Pas question de prendre la porte des suicidés. Elle donnait sur une coursive refroidie par le vent, un vent incessant qui à cette époque emportait des feuilles mortes.

— J'ai envie d'embrasser le petit nez de ma compagne, dit Art.

— C'est pas ton enfant, mec. N'y pense plus.

Ils descendirent par l'escalier de service. Vingt paliers et vingt portes d'acier à ouvrir et refermer. Ulysse avait perdu la forme. Art ne s'était jamais imaginé ce que représentaient vingt étages à descendre, mesurant du coup l'effort à produire pour les monter. Ils arrivèrent en bas de l'immeuble après de multiples pauses qui souillèrent leurs costumes. La porte qu'il fallait prendre ne payait pas de mine, mais ce n'était pas son office d'impressionner l'usager. Ulysse n'arrêtait pas de commenter leur progression, compliquant la perception que Art concevait dans la souffrance de ses mollets. Vermort vint leur ouvrir. Il sursautèrent avec la même énergie. Vermort tourna la clé.

— Ça marche ! fit Ulysse.

— Bien sûr que ça marche ! crissa Vermort. Filez ! On se revoit à Castelpu. Faites-vous pas remarquer en route !

La porte se referma sans bruit, à part celui de la clé qui tourna dans l'autre sens. La rue était grise et étrangement longue. Plusieurs voitures étaient garées du côté pair. Art examina les immatriculations, tenant le petit papier que lui avait remis Vermort. Ses lèvres bougeaient

frénétiquement. Une peur contagieuse qu'Ulysse traduisait par un souffle saccadé digne d'un chien souffrant de la chaleur.

— Ça y est ! fit Art.

Une Chevrolet. Un modèle comme ils n'en avaient jamais vu. Ulysse pâlit.

— Putain ! fit Ulysse. Ça va pas recommencer !

— Problème d'espace-temps, grogna Art.

— Tu m'avais dit que pas de rêves et pas de conneries !

— C'était hier !

La clé ouvrit la portière. Art apprécia la précision. Il se mit au volant. Le moteur démarra au premier tour. Ulysse n'était pas tranquille.

— Et si elle avait sauté, mec ! reprocha-t-il.

Il fit le tour et s'installa. Art régla finement la position du siège et étendit ses bras. Ulysse lui pinça la joue :

— Tu penses même plus à ta gonzesse, mec !

C'était vrai. Art se sentait euphorique malgré les poussées d'angoisse qui provoquaient les étranges crispations de son visage. Il enclencha la première et plaça la bagnole au milieu de la rue.

— Va y avoir beaucoup d'arrêts pipi, dit-il en essayant de rire entre les mots. Je me sens comme une mouche qui a perdu son sens de l'humour à cause d'une merde qui sent la rose.